



SOCIÉTÉ DES AMIS DE
MARCEL PROUST
ET DES AMIS DE COMBRAY

CONCOURS DE PASTICHES PROUSTIENS

2024

-

Dossier du jury

V1.2

Table des matières

Règlement du concours.....	5
Catégorie générale.....	11
La bascule inopinée	13
La Lettre.....	18
L'inconvenante sternutation.....	26
Le côté de Gipiti.....	30
Vieillesse de Saint-Loup	35
Marcel.....	40
Mémoires d'une pelisse.....	42
Ce fol espoir d'immortalité	47
Une voix de poésie	51
Reflets du passé	55
Au-delà du jardin	60
Chemin montant.....	64
Le quai des Grands-Augustins.....	68
Les arômes du Bois	73
Un coup de pédale dans le temps	76
Cattleya labiata	79
Mon cher Paul	84
Que de temps perdu, cher Monsieur !	87
Salon Yehudi Menuhin	91
À la recherche du thème perdu	96
Mykonos ou le Séducteur imaginaire.....	100
Anniversaire proustien.....	104

Catégorie Participants de moins de 25 ans	107
Les méandres du goût	109
Du fond de sa poche	113
Vision de ma grand-mère devant une cathédrale	118

Règlement du concours



SOCIÉTÉ DES AMIS DE
MARCEL PROUST
ET DES AMIS DE COMBRAY

Concours de pastiches proustiens 2024

Règlement

Article 1 : Organisateur

Afin de célébrer le goût de Marcel Proust pour le pastiche littéraire, la Société des Amis de Marcel Proust organise un concours de pastiches proustiens. L'écrivain se prit souvent à ce jeu¹, et notamment en 1908-1909, dans une série d'articles évoquant un même fait-divers,

¹ Voici ce que Proust écrit dans *Contre Sainte-Beuve* pour expliquer son goût du pastiche : « Dès que je lisais un auteur, je distinguais bien vite sous les paroles l'air de la chanson qui en chaque auteur est différent de ce qu'il est chez tous les autres et, tout en lisant, sans m'en rendre compte, je le chantonais, je pressais les mots ou les ralentissais ou les interrompais tout à fait, comme on fait quand on chante où on attend souvent longtemps, selon la mesure de l'air, avant de dire la fin d'un mot. Je savais bien que si, n'ayant jamais pu travailler, je ne savais pas écrire, j'avais cette oreille plus fine et plus juste que bien d'autres, ce qui m'a permis de faire des pastiches, car chez les écrivains, quand on tient l'air, les paroles viennent bien vite ».

L’Affaire Lemoine. Ces pastiches furent réunis, en 1919 dans un volume intitulé *Pastiches et Mélanges. Le Temps retrouvé*, dernier volume de *A la recherche du temps perdu*, contient également un célèbre pastiche du *Journal* des frères Goncourt. Le style de Proust a lui-même été souvent pastiché, notamment par André Maurois (*Le côté de Chelsea*) ou Jean-Louis Curtis (*La Chine m’inquiète ; La France m’épuise*).

Article 2 : Participants

Le concours est ouvert dans deux catégories : catégorie générale ; catégorie « participants de moins de 25 ans ». Pour chaque participant, un seul texte sera pris en considération, quelle que soit la catégorie de participation ; si un participant venait à soumettre plusieurs dossiers de candidature, seul le dernier reçu serait examiné.

Les membres du conseil d’administration de la Société des Amis de Marcel Proust, ainsi que leur famille, ne sont pas autorisés à concourir. Les personnes ayant été récompensées d’un prix lors du concours de pastiches 2023 ne sont pas autorisées à concourir.

Pour la catégorie « moins de 25 ans », l’âge s’entend à la date limite d’envoi des pastiches, soit le mardi 30 avril 2023. Les participants nés avant le 1^{er} mai 1999 ne peuvent donc pas s’inscrire dans cette catégorie.

Article 3 : Forme et nature

La forme choisie pour le concours est celle d’un texte comprenant, espaces comprises, entre 3 000 et 10 000 signes.

Ce texte doit par ailleurs obéir aux caractéristiques suivantes :

- être une œuvre originale, non publiée ;
- comporter un titre, de moins de 50 signes, espaces comprises. Ce titre n’est pas pris en compte dans le décompte de signes du texte du pastiche
- ne pas comporter d’illustration ;
- ne pas contenir de propos pénalement répréhensibles aux yeux de la loi française ;
- être écrit en français, dactylographié en police calibri de taille 11, paginé, au format Word (.doc ou .docx) ou Open Document (.odt), avec interligne simple, sans texte barré, ni marque d’édition (telle que des mots ou lettres supprimés) ;
- ne comporter aucune information permettant d’identifier l’auteur du pastiche (son nom ou pseudonyme, en particulier) ;
- s’inspirer du style de Proust pour donner l’illusion que le texte pourrait être de sa plume. Le thème traité pourra cependant ne pas être contemporain du monde de Proust (dans ses propres pastiches, Proust n’hésitait pas à avoir recours à quelques anachronismes) ;

Article 4 : Modalités de participation

La participation requiert l'envoi d'un dossier complet d'inscription comprenant :

- le formulaire d'inscription « Concours de pastiches proustiens 2024 » ;
- le pastiche.

Les inscriptions s'effectuent sur le site www.amisdeproust.fr

Du seul fait de leur participation, les participants garantissent les organisateurs et les membres du jury contre toute contestation éventuelle par des tiers de l'originalité des œuvres présentées.

Tout dossier incomplet, non conforme, ou arrivé hors délai, sera rejeté.

La date limite d'envoi des pastiches est fixée au mardi 30 avril 2024, à midi, heure de Paris.

Article 5 : Processus de sélection

Un jury majoritairement composé de membres du conseil d'administration de la Société des amis de Marcel Proust se réunira pour décerner deux prix dans chaque catégorie. Le jury se réserve cependant le droit de ne pas décerner tous les prix, par exemple dans le cas d'un nombre insuffisant de participants.

Les membres du jury seront guidés dans leurs choix par un ensemble de critères communs : ressemblance avec le style de Proust, originalité du récit, émotions dégagées par le texte, respect de l'orthographe et de la grammaire.

Par ailleurs, les adhérents de la Société des Amis de Marcel Proust, à jour de cotisation au 31 mars 2023, seront invités, pour chaque catégorie du concours, à choisir leur pastiche préféré, qui recevra également un « prix des adhérents ».

Article 6 : Prix

Dans chaque catégorie, la composition des prix est la suivante :

- 1^{er} prix : 250 €
- 2^e prix : 150 €
- Prix des adhérents : 200 €

Les prix sont remis sous la forme de chèques établis en euros, encaissables en France. Ils ne pourront pas être réclamés sous une autre forme. Les organisateurs se réservent le droit de modifier la nature et la valeur des prix en cas de nécessité.

Par ailleurs, les meilleurs pastiches feront l'objet d'une publication sur le site internet de la Société des amis de Marcel Proust et pourront également faire l'objet d'une publication papier.

Les résultats seront annoncés courant juin 2024.

Article 7 : Protection des données personnelles

Les données personnelles figurant sur le formulaire de participation au concours de pastiches proustiens sont enregistrées dans un fichier informatisé par la Société des amis de Marcel Proust et des amis de Combray.

Les données ne seront utilisées et traitées que dans la mesure où cela est nécessaire pour :

- confirmer aux participants la prise en compte de leur dossier de participation ;
- identifier les éventuels cas de dossiers de participation multiples par un même participant ;
- informer les participants, le cas échéant, de la sélection de leur texte par le jury ;
- informer les participants de tout événement (cérémonie de remise de prix, etc.) directement associé au concours de pastiches ;
- adresser aux lauréats leur prix à leur adresse personnelle, dans l'éventualité où ils ou elles ne seraient pas en mesure de le recevoir en main propre.

Les informations personnelles des participants sont conservées pendant une durée qui ne saurait excéder 5 années, sauf si :

- les participants exercent leur droit de suppression des données personnelles les concernant, dans les conditions décrites ci-après ;
- une durée de conservation plus longue est autorisée ou imposée en vertu d'une obligation légale ou réglementaire.

Pendant cette période, la Société des amis de Marcel Proust et des amis de Combray met en place tous moyens aptes à assurer la confidentialité et la sécurité des données personnelles des participants, de manière à empêcher leur endommagement, effacement ou accès par des tiers non autorisés. L'accès aux données personnelles des participants est strictement limité aux personnes de l'association en charge de l'organisation du concours de pastiches. La Société des amis de Marcel Proust et des amis de Combray s'engage à ne pas vendre, louer, céder ni donner accès à des tiers aux données personnelles des participants sans leur consentement préalable et explicite, à moins d'y être contrainte en raison d'un motif légitime (obligation légale, lutte contre la fraude ou l'abus, exercice des droits de la défense, etc.).

Conformément à la loi « informatique et libertés » du 6 janvier 1978 modifiée et au Règlement européen n°2016/679/UE du 27 avril 2016 (applicable dès le 25 mai 2018), les participants bénéficient d'un droit d'accès, de rectification, de portabilité et d'effacement de leurs données ou encore de limitation de leur traitement. Ils ou elles peuvent également, pour des motifs légitimes, s'opposer au traitement des données les concernant.

Ils ou elles peuvent, sous réserve de la production d'un justificatif d'identité valide, exercer leurs droits en contactant concourspastiches@amisdeproust.fr

Pour toute information complémentaire ou réclamation, les participants peuvent contacter la Commission Nationale de l'Informatique et des Libertés (plus d'informations sur www.cnil.fr).

Article 8 : Autorisations et responsabilités

Les organisateurs déclinent toute responsabilité en cas de vols, pertes, ou dommages causés à l'œuvre envoyée.

Les organisateurs se réservent le droit d'annuler cette manifestation pour toute raison indépendante de leur volonté.

Les concurrents autorisent la Société des amis de Marcel Proust à utiliser librement les pastiches qui lui auront été adressés pour publication, reproduction et représentation sur toutes formes de supports écrit, électronique ou audiovisuel, notamment mais pas limitativement :

- sur le site Internet www.amisdeproust.fr ;
- dans les médias, (par exemple pour la promotion des résultats du concours et d'éventuels concours ultérieurs) ;
- dans le Bulletin Marcel Proust ou dans un volume édité ou co-édité par la Société des amis de Marcel Proust.

Les publications, reproductions et représentations pourront être intégrales ou partielles.

Dans aucun cas elles ne pourront donner lieu à une rétribution ou au versement de droits d'auteur.

Article 9 : Respect du règlement

La participation à ce concours implique le plein accord des participants à l'acceptation du présent règlement et aux décisions prises par l'association des amis de Marcel Proust et des amis de Combray sur tout aspect de ce concours, qui seront définitives et exécutoires. Le non-respect du règlement entraîne l'annulation de la participation.

Remarques générales

- Les pastiches sont présentés dans l'ordre chronologique des inscriptions.
- Lorsqu'une même personne s'est inscrite plusieurs fois, seule sa dernière participation a été prise en compte et retenue dans ce dossier du jury, conformément au règlement.
- Le nombre de signes (espaces comprises) est indiqué en page de titre de chaque pastiche ; ce nombre ne tient pas compte du titre du pastiche.
- Lorsque le nombre de signes d'un pastiche contrevient au règlement du concours (qu'il soit en-deçà de la limite inférieure ou au-delà de la limite supérieure du nombre autorisé), il est indiqué **en gras**.

Catégorie générale

Pastiche n° 1

-

La bascule inopinée

9964 signes

pastichemp2024.docx

– Cette semaine nous avons interpellé la Fédération française de bridge afin que cesse l'insupportable sexisme dont est victime la dame, et à travers elle toute la gente féminine, dans ce jeu de cartes venu tout droit de l'ancien monde et même d'avant. Concrètement nous exigeons que le roi cesse d'être en mesure de « prendre » sa femme et que donc des dispositions soient introduites afin d'établir une égalité de valeur entre elle et lui, voire une prééminence en faveur de la première, qui en définitive ne ferait que compenser une discrimination séculaire.

De cette manière parla l'enseignante-chercheuse Gilberte Roseau en plateau. L'exigence ainsi formulée généra un court instant d'hébétude, bientôt suivi d'un vague sentiment de gêne et ce quand bien même Gilberte n'en était pas, et de loin pas, à son coup d'essai, attendu qu'elle avait déjà tenu des propos qui avaient eu leur petite heure de gloire quand ils n'avaient pas mis les réseaux sociaux en survoltage, c'était même la raison pour laquelle on lui tendait volontiers le micro, une extravagance étant toujours susceptible d'alimenter la glotonnerie insatiable du Léviathan médiatique. Seul Sébastien Laithier, ayant pris tout de suite le parti de l'esclaffement mâtiné de persiflage, échappa à ce genre d'engourdissement qui avait saisi les chroniqueurs de la chaîne d'information en continu. « Sachons gré à Madame Roseau de nous donner une nouvelle fois l'occasion de nous égayer, la discrimination est précisément à la base du jeu en question, donc il faudrait ni plus ni moins l'interdire ; chère Madame, permettez-moi de rire de vos calembredaines, railla le gai débatteur. – Dans ce cas, comme je le suggère dans ma requête, donnons la suprématie à la dame, riposta la pamphlétaire remontée. – Que ne l'attribuerait-on pas au valet, pendant que vous y êtes ? – Et pourquoi pas ? La discussion est ouverte. – Jusqu'à nouvel avis, c'est moi la maîtresse des horloges, intervint Rosemonde Tobrouk, l'échange est clos, l'heure est venue de donner la parole à nos fidèles annonceurs. » Loin d'être éteinte ou simplement circonscrite la dispute reprit de plus belle, s'enflamma sur X, dans les médias audiovisuels et pareillement dans la presse, comme l'avaient espéré ceux qui avaient allumé la mèche et il n'est pas exagéré de dire que la combustion dépassa en intensité les espérances les plus folles. On était arrivé à un tel degré de flamboiement qu'il s'apparentât à celui d'un feu d'artifice.

Tout avait commencé quelques mois auparavant dans les arcanes d'une arrière-salle du siège de *La Ligue féministe autonome*, lors d'une séance de bureau réservée aux seules femmes – de toute façon les hommes à jour de cotisation au sein de l'alliance se comptaient sur les doigts de la main – et dont l'unique sujet débattu portait sur *la réactivation des luttes et l'ouverture de nouvelles brèches dans la digue patriarcale*. On était parti du constat que les droits des femmes

n'avançaient plus vraiment depuis belle lurette, plus précisément depuis l'inscription dans la constitution du droit à l'avortement et que le harcèlement de rue stagnait à un niveau élevé, en un mot comme en cent la révolution philogyne s'enlisait et comme toute révolution elle était condamnée à aller de l'avant, sinon elle tombait en quenouille; un rallumage s'imposait donc, oui mais comment l'amorcer? Pour trouver réponse à la question décision fut prise de recourir à la méthode du *brainstorming* et un tombereau d'idées ruissela aussitôt sur la table autour de laquelle siégeaient six membres féminines dudit bureau. Un travail d'écémage s'engagea alors d'où il ressortit qu'il y avait un coup à jouer avec le très discriminant jeu de bridge, sélectionné *in fine* aux dépens des échecs et de la belote dont le tour viendrait à son heure et Gilberte, forte de sa notoriété, se déclara disposée à ouvrir le feu.

Au début, le remue-ménage autour de la revalorisation de la dame n'affecta point trop le Bridge-Club de la Côte Fleurie. Tout préoccupé qu'il était par le tarissement de ses membres, son conseil d'administration exprima la crainte qu'une nouvelle réglementation s'ajoutant aux déjà mille conventions à digérer ne dissuadât définitivement de potentiels nouveaux joueurs à franchir le pas, pire que des adhérents de longue date abandonnassent. Ce fut sans compter sur l'effervescence que l'affaire avait prise au niveau national et qui avait fini par déteindre sur Albertine, ma partenaire à la table et dans la vie, qui pourtant n'avait pas manqué de se gausser de Gilberte lors de son *show* télévisuel, ma compagne alla jusqu'à trouver qu'au fond la polémiste n'avait pas tout faux et s'en épancha, sur son compte *Facebook* surtout où son *post* fut *liké* une douzaine de fois. Il n'en avait pas fallu plus pour que se formât une petite coterie, essentiellement féminine, au sein du club qui vit l'ambiance conviviale de ses tournois se contracter. S'il en fut un que le cours des choses non seulement stupéfia, mais également inquiéta ce fut moi-même en personne et mon appréhension ne mit pas longtemps à migrer vers une réalité tangible lorsqu'au terme d'un tournoi amical où notre classement fut tout sauf brillant, Albertine me reprocha amèrement des erreurs d'enchères, reproches que j'eus le malheur de contester et qui dès lors s'étendirent à des faits et gestes antérieurs pas forcément liés au bridge, mais tous plus ou moins sous-tendus par un prétendu déficit d'écoute de ma part, autrement dit elle se sentait entravée dans les rets de mon égoïsme et cela ne pouvait plus continuer ainsi, et vingt-cinq ans après avoir décidé de faire chambre à part, dix ans après avoir quitté le domicile commun, elle mettait le reliquat de notre partenariat sur le ballant : le soutien à l'initiative de Gilberte était une charge à mon encontre. Dès lors toute affirmation de ma part était démentie et dans les cas où je consentais à la réfutation celle-ci se voyait aussitôt contestée tant et si bien qu'au bout du compte l'assertion initiale se retrouvait validée, pour autant toutefois que je ne le fisse pas savoir sans

quoi c'était reparti pour un round – j'appris plus tard sur *Wikipédia* que mon amie était victime du *syndrome du contre-pied*, phénomène habituellement répandu dans les couples au long cours – par ailleurs les activités auxquelles je n'étais plus convié se firent de plus en plus nombreuses, quand elle était avec des proches j'étais prié de rester à distance. Devant le peu d'empressement de la Fédération à se plier à ses adjurations, Gilberte enjoignit les bridgeuses françaises à entamer une grève de l'amour, on lui fit remarquer que vu l'âge du public cible l'effet escompté risquait fort de décevoir. La pertinence de la remarque l'amena à concéder qu'on se rabattît sur une grève des câlins, inflexion qui n'avait de concession que le nom et qui à la vérité durcissait le châtiment. Albertine et ses affidées se proclamèrent d'emblée « en lutte », désormais les mâles concupiscent ne les toucheraient plus, et ce serait réciproque. L'araignée invisible descendait se retenant au fil du temps.

Je souffrais beaucoup de ne plus pouvoir câliner ma mie, et plus encore de ne plus l'être en retour. En cette fin de journée estivale je pleurai pour offrir un exutoire à ma peine et sanglotant encore je croisai du côté de *Chez Guillou* le chemin d'Albertine qui s'en revenait de la plage où elle allait encore, plus pour se remémorer le bon temps qu'elle y avait passé avec sa petite bande que pour y savourer les bienfaits roboratifs de la baignade ou les caresses brûlantes du soleil. Elle refusa d'aller boire un verre dans le célèbre bar à cocktails où pourtant, à moins que ce ne fût précisément la cause du refus, les réminiscences de soirées enfiévrées en ma compagnie abondaient, daigna cependant m'accorder pour la semaine suivante un déjeuner au *Guillaume le Conquérant* à Dives. Ce fut exactement dans la seconde qui suivit l'obtention providentielle de l'accord qu'oubliés de la grève en cours à laquelle Albertine était partie prenante, mû par une pulsion spontanée, quasi indépendante de ma volonté, je la saisis aux épaules et l'attirai à moi; toutefois l'étreinte escomptée ne put se matérialiser, repoussé puis souffleté que je fus, soufflet dont l'impact fut celui d'une estocade et l'incidence celle d'une rupture inéluctable.

Persuadé que le temps œuvrerait à la dissolution de l'affliction et au rétablissement de l'entrain je pris mon mal en patience, je devais cependant assez vite apprendre que celle-ci n'est pas sans limite et devant le peu de résultats de l'attente interminablement déçue, le secours que durant ma jeunesse folle la Muse m'avait procuré à travers quelques acrostiches et même un sonnet commis dans le but de conjurer le trouble occasionné par l'une ou l'autre jeunes filles en fleurs se rappelant à mon bon souvenir, je décidai de passer à l'action. Je pensai qu'il y avait là une carte à jouer et me mis aussitôt à la taquiner, non pas la dame de pique, mais la grande inspiratrice. Après trois semaines de gestation laborieuse j'accouchai un huitain octosyllabe troussé, me sembla-t-il, dans les règles de l'art.

*Jusqu'au bout de la blanche nuit
Et des tourments sans fin recuits
Au feu des mémoires ardentes
Ne pouvant naître à la raison
Nostalgique je me morfonds
Insoucieuse des mornes pentes
Ne te fiant qu'à tes seuls penchants
En solo tu vas de l'avant*

L'esthétique du petit poème eut incontestablement un effet analgésique, de là à dire que la brûlure s'estompa complètement il y avait un pas que je ne pus franchir, obligé que je fus de constater que ma bien-aimée avait imprégné mon âme à une profondeur insoupçonnée. J'en revins donc à placer dans le baume du temps long l'espoir d'une guérison entière et durable, d'une amnésie libératrice en quelque sorte, bref d'un oubli. Et puis sur la voie incertaine du rétablissement l'improbabilité d'un message *WhatsApp* arrivé inopinément sur mon portable rebattit les cartes: « Sans toi, suis tellement triste, Albertine ».

Pastiche n° 2

-

La Lettre

20608 signes

2024lalettre.docx

Cette lettre ,je l'avais reçue il y a une semaine .Elle était mystérieuse et sybilline, plutôt bien écrite mais son auteur m'était inconnu .Elle était juste signée de la lettre A.A comme... ?Albertine ?Non, c'était impossible .D'aussi loin que je me souviens, elle avait une écriture ordinaire, passe - partout, la calligraphie en était commune ,banale .Or celle-ci courait sur le papier avec une vivacité ronde et presque dodue ,agrémentée de grands jambages, dénotant un caractère pour le moins extraverti. Boucles enlacées, majestueuses majuscules, ni le style ni l'écriture ne me rappelait quiconque. Dieu sait pourtant que j'avais échangé moult lettres avec mes amis et mes maîtresses. Parfois à sens unique. Le papier était blanc, de bonne facture mais pas parfumé. C'était assurément quelqu'un que je connaissais, qui savait mes habitudes mais qui se cachait derrière la lettre A. A, pour moi, c'était Albertine. Je ne voyais pas d'autre A dans mes connaissances présentes ou passées. A. et moi étions fâchés depuis des années. Se pouvait il que ce fut elle qui m'écrivit ? C'était peu probable. Et malgré tout j'étais tenté d'y croire. Peut être parce qu'elle m'avait fait endurer mille morts avec ses caprices, ses changements d'humeur, sa coquetterie insupportable. Je l'avais aimée et si l'on m'avait pressé de dire si je l'aimais encore, sans nul doute ma réponse eut été oui. Je l'avais aimée comme un souvenir que l'on ne veut pas oublier, comme une promesse non tenue, comme un rêve inaccessible. Etait ce bien à moi qu'était adressée cette missive ? Je vérifiai de nouveau l'adresse :il s'agissait bien de moi et de mon nouveau domicile, près du parc Monceau. Comment l'expéditeur pouvait il savoir que j'avais déménagé ? Par des amis communs ? Il allait falloir que je mène une enquête, que je remonte le temps, que je contacte mes connaissances actuelles et celles, plus anciennes, qui pourraient me donner l'identité de l'auteur de cette lettre. L'écriture et le contenu en étaient, selon moi, féminins. Les hommes quant à eux écrivaient plus petit, plus serré. Le contenu pouvait il ne venir que d'une femme ? J'en aurais mis ma main à couper. Evidemment, je n'en dormis pas de la nuit, ce qui était parfaitement stupide. Mais cette énigme me taraudait étrangement, tant et si bien que je ne trouvais quelque sommeil que lorsque le soleil se leva, me découvrant toujours aussi perplexe et troublé. Albertine ? Se pouvait- il ? Devant ma première tasse de thé je ne pus m'empêcher de relire la lettre, essayant de trouver une piste, entre les mots, la ponctuation. Mais elle demeurait pour moi indéchiffrable et pour tout dire fort intrigante, voire inquiétante. Emanait elle d'une ancienne conquête ? D'un cœur éconduit ? J'éconduisais pourtant rarement , étant plutôt coutumier de l'inverse, ma chance en amour étant étroitement liée à mon état de santé souvent chancelant, ce qui avait découragé bien des demoiselles. Je relus donc la lettre, et après l'avoir fait, j'eus besoin d'un verre de porto. Ce breuvage, censé me fortifier était devenu une sorte de refuge à tous mes questionnements, à mes diverses errances, à mes doutes insondables. A mes attermoissements. Il

me réconfortait par sa chaleur immédiate inondant mon gosier. Grand-mère elle-même me l'avait conseillé après que le Dr Pouchard en eut émis l'idée. Mais grand-mère ne savait pas l'usage immodéré que je faisais de ce liquide rougeâtre devant n'être bu qu'à l'apéritif ou en cas de faiblesse intense, d'émotion irrépressible. Et elle était là cette émotion que je noyais dans un petit verre en cristal. Vibrante, troublante, perturbante. Annie vit que je n'avais touché ni aux madeleines que j'adorais, ni aux scones faits maison et hocha la tête d'un air de reproche : « Monsieur n'a rien mangé mais je vois que Monsieur a touché à la carafe de porto ! Si ce n'est pas malheureux à 9h du matin ! Monsieur n'a sans doute pas assez de ses crises d'asthme ? Monsieur veut sans doute finir alcoolique, comme le deuxième mari de sa tante Félicie ? » Annie se mêlait toujours de ce qui ne la regardait pas ce qui avait le don de m'exaspérer. Comme je ne répondais pas, elle crut bon d'insister en pointant de son menton pointu la missive étalée sur mon lit : « Monsieur a reçu de mauvaises nouvelles » ? « Non Annie, vous pouvez disposer. » Elle sortit avec le plateau non sans avoir marmonné entre ses dents quelque chose que je n'entendis pas. Maman serait mise au courant, ce n'était que trop sûr.

Que révélait donc cette lettre ? Pas grand-chose au fond. Mais la certitude que j'avais très bien connu son auteur. Nous avions apparemment beaucoup de souvenirs en commun. Des promenades au parc, en forêt, des après midi à la patinoire, des soirées au théâtre. Pour moi ça ne pouvait être qu'une femme : mais qui ? Je n'avais aucun indice. Le cachet des Postes indiquait une gare de province que je ne connaissais pas et où je n'avais aucun ami. Une ancienne connaissance qui serait partie à la campagne ? Tous mes amis étaient encore à Paris. Quant aux maîtresses, certaines avaient dû se marier : c'était peut-être l'une d'entre elles. J'étais bien avancé. Cette personne évoquait nos échanges épistolaires mais pendant des années j'avais entretenu ce genre de relations avec beaucoup de gens, proches ou moins proches, hommes aussi bien que femmes. Le mystérieux expéditeur n'indiquait pas son adresse au dos de l'enveloppe ni en tête de sa lettre. Je ne pouvais même pas lui répondre pour en savoir davantage. N'y aurait-il qu'une lettre ou bien d'autres suivraient-elles, tout aussi mystérieuses ? Quelqu'un qui signait : « Bien à vous », cela dénotait une certaine proximité, une certaine intimité. Albertine... Albertine ne sortait pas de mon esprit comme elle n'était jamais sortie de mon cœur, bien qu'elle m'ait nombreuses fois mis à la torture. Il fallait absolument que j'en sache plus. Qui, de mes amis serait exilé à la campagne sans que je le sache ? Je devais interroger tout mon entourage mais avec discrétion. L'affaire de la lettre allait occuper presque tout mon temps libre.

Qui était A ? Il ne pouvait en aucun cas s'agir d'Annie : elle aurait été incapable d'écrire une telle lettre et dans quel but ? Quelqu'un qui avait bien connu Albertine et qui se faisait passer pour elle

en signant : » A » ? Pourquoi ? Pour me troubler, voir ma réaction ? C'était réussi. Tout ceci ne menait à rien. Il aurait fallu que ce soit une personne proche de moi qui attendait peut-être que je m'en ouvre à elle pour connaître mes vrais sentiments à l'égard d'Albertine ? Sa famille n'était elle pas partie à la campagne il y a quelques années pour un temps indéterminé ? Dès demain je rassemblerais mes esprits pour explorer toutes les pistes possibles. Ne pouvais-je pas simplement oublier cette lettre, la déchirer, la brûler ? Non, car il y avait ce A qui avait provoqué en moi une émotion indicible. Pour l'instant je me contentais de la humer, de respirer le papier, de toucher l'écriture comme si elle eut pû me révéler un peu de son mystère. C'était peine perdue : aucune idée ne me vint en tête. Mes migraines avaient repris de plus belle, elles dont je croyais être enfin définitivement débarrassé. Elles me privaient de la réflexion et de la concentration dont j'avais tant besoin. En examinant de plus près le cachet sur l'enveloppe à l'aide d'une loupe, je repérai le nom exact du village où avait été postée la lettre. Un village de Touraine. Le lendemain je devais déjeuner avec Saint Renard qui était l'un de mes plus proches amis. Je lui en parlerais.

Le déjeuner arriva. Saint Renard était déjà attablé devant une coupe de champagne lorsque j'arrivai. Il en commanda une autre à mon intention. » Vous fêtez quelque chose » ? demandai-je. « Non, pas du tout. Est-il besoin d'avoir quelque chose à fêter pour boire du champagne ? » « Non, pas spécialement. » acquiesçai je. « Alors, les nouvelles » ? questionna t'il. C'est alors que je lui racontai mon embarras face à la lettre mystérieuse signée A. Saint Renard éclata de rire : » Mais ce pourrait très bien être moi ! Oubliez vous que je m'appelle Alex ? Tout le monde dit St Renard parce que ce serait trop long Alex de St Renard et que l'habitude est prise mais force est de constater que mon prénom est Alex ! Avec un A ! » Je bus ma coupe d'un seul trait. « C'est ridicule ». Avançai-je. « Je ne vous le fais pas dire, mon ami » « Et puis c'est une femme, j'en suis sûr ! L'écriture, le style... » L'avez-vous apportée » ? « Quoi donc » ? « Eh bien la lettre, voyons ! la lettre ! » Eh bien non... » « J'aurais peut-être reconnu l'écriture. » « J'avoue que je n'y ai pas pensé. » Je mentais car l'idée que cette lettre, peut être écrite par Albertine, passât dans toutes les mains m'était insupportable et constituait pour moi un acte sacrilège. « Je regrette, je ne vois pas comment vous aider... Voyons, A ? Amarante, Adèle, Amélie, Aphrodite, Arsinoé...Andrée ! » Non, non, je ne connaissais de A que celui qui commençait le prénom d'Albertine, prénom longtemps désiré et chéri. « Vous savez », reprit St Renard, » c'est bien inutile de vous torturer l'esprit en pensant à une personne qui vous a sans doute oublié et qui, tout le monde le sait, n'aimait pas que vous, mais aussi d'autres hommes, des femmes et les canassons » ! Il éclata encore de rire, comme si c'était comparable ! « Vous êtes trop émotif mon cher, cela vous perdra. » « Albertine n'était pas telle que vous la dépeignez. Elle m'était fidèle au temps où nous étions

ensemble ». « Evidemment, vous la gardiez prisonnière de votre bon plaisir ! J'avoue que la jeune fille était piquante...Elle ne m'aurait pas déplu », ajouta t'il en lissant sa moustache. « Taisez-vous ! » » Soit, n'en parlons plus. » Nous nous quittâmes après le café et ce n'est pas ce breuvage d'après dessert qui me laissa un goût amer dans la bouche. St Renard s'était moqué de moi.

Il était inutile que je fasse le voyage jusqu'en Touraine pour éclaircir le mystère de la lettre. A qui m'adresser ? Je n'en n'avais aucune idée. Ce déplacement ne m'apporterait que fatigue et désillusions. Je continuais à ruminer sur l'identité de mon inconnu tout en questionnant mes amis qui étaient dans l'incapacité totale de m'aider. A vrai dire il y avait peu d'indices. La lettre A, un village en Touraine...Crissay sur Manse, je n'allais quand même pas engager un détective privé ! Le mieux, bien sûr, aurait été d'oublier cette histoire car la proportion qu'elle avait pris dans ma vie était complètement déraisonnable. Il n'en n'arriva pas de seconde. C'était peu probable. Néanmoins, malgré moi, je me jetais sur le courrier pour vérifier si je ne reconnaissais pas au hasard des enveloppes reçues, l'écriture ronde et haute de mon correspondant. Je ne pouvais en rester là. Pourquoi, qu'il s'agisse d'Albertine ou non, cette personne n'avait elle pas signé de son prénom en entier ? Pour semer quel trouble dans mon esprit ? Quel intérêt avait-elle à m'envoyer une lettre quasi anonyme où quelques- uns de nos souvenirs communs étaient relatés ? Ces souvenirs, bien vagues, je pouvais les avoir partagés avec bien des amis, bien des maîtresses. La lettre ne parlait ni d'amitié ni de sentiment amoureux. Albertine, avec qui j'avais rompu, qui m'avait supplié de la reprendre, ce que j'avais refusé dans un premier temps puis accepté par la suite en lui promettant monts et merveilles, avait-elle voulu se venger en m'envoyant ce message sybillin ? Elle me savait prompt au doute et aux regrets, oscillant sans cesse comme un pauvre pendule entre une chose et son contraire, prenant soudain une décision pour y renoncer et la trouver stupide l'instant d'après. L'expéditeur me connaissait bien, de cela j'étais certain. Il avait ma nouvelle adresse, connaissait mes goûts, mes habitudes mais ne donnait aucune piste sur le lien qui, probablement, nous avait unis. Et puis, quand on y pense, quelle piètre vengeance. Vaine et puérole. Avait-elle pensé me tourmenter ?

Et puis je reçus un télégramme de St Renard : » Saviez -vous qu'Albertine était morte » ? Comment ? J'étais abasourdi. Morte...c'était impossible. Il s'agissait forcément d'une erreur ! Je me rendis aussitôt chez St Renard qui m'accueillit chaleureusement : » Mon pauvre ami » ! « Mais quand est- ce arrivé et comment ? En êtes-vous sûr » ? » Certain. Une chute de cheval, il y a deux ans. » » Comment l'avez-vous su » ? » Par le curé de St Eustache, figurez- vous. Non que je sois une grenouille de bénitier, vous me connaissez, mais comme je vais me marier prochainement, vous comprenez... » » Oui, oui, je sais, achevez ! » Il me mettait au supplice. « Eh bien comme nous

parlions de choses et d'autres concernant la cérémonie, les témoins, la conversation tomba sur cette histoire de lettre dont vous m'aviez parlé. Peut-être ce A lui évoquerait il quelqu'un ou quelqu'une ? C'est un homme d'église, n'est-ce pas ? Il connaît bien ses paroissiens. Evoquant Albertine il me fut répondu qu'elle était morte depuis deux ans ! » » Mais comment se fait il que nous n'en ayons pas été avertis » ? » Je ne sais pas, le curé ne s'est pas attardé sur ce point. Votre mère la détestait, vous étiez fragile...Autant de raisons pour ne rien vous dire ». Je n'étais pas convaincu. Et si... » Où est-elle enterrée ? » » A la campagne, c'est là qu'elle est décédée. « « Où ça » ? « En Touraine ». Les éléments du puzzle commençaient à s'assembler. « C'est de Touraine que vient la lettre » ! » Et ? Je vous dis qu'elle est morte. Les morts n'écrivent pas ». Et alors ? Elle peut très bien l'avoir écrite ou fait écrire avant sa mort ! » « Il y a deux ans ? Et qui l'aurait postée ? Je sais que les postes sont lentes mais tout de même... » Je ne sais pas, je vous laisse. Il faut que j'aie vérifié quelque chose ». Je quittai St Renard précipitamment. Plus encore que l'annonce du décès d'Albertine, l'affaire de la lettre me troublait au plus haut point. Je rentrai chez moi et regardai de nouveau le cachet à la loupe. La missive avait été postée il y a dix jours ! Donc bien après la mort d'Albertine. Il s'agissait forcément d'un proche d'Albertine. Mais pourquoi maintenant ? Je me décidai finalement à aller en Touraine ne serait ce que pour me recueillir sur la tombe d'Albertine. Dans le train qui m'emmenait à la campagne, je me demandais à quoi pouvait bien rimer ce pèlerinage. Mais je le devais bien à ma chère Albertine, en souvenir de notre tumultueux passé qui m'avait souvent plongé dans un ravissement béat. Qu'une fille aussi jolie qu'Albertine s'intéressât à moi, mieux, m'aime ou en donne si bien l'illusion, c'était, pour un garçon tel que moi, chétif et timide, inespéré ! Je débarquai donc à midi en gare de Crissay sur Manse, petit village dont St Renard se serait moqué sans ménagement : » Mais qu'allez vous faire dans ce trou, mon cher ? Etes- vous devenu fou » ? J'avisai la seule auberge du patelin pour y déjeuner. La patronne était accorte et serviable. Elle ne devait avoir que peu de passage. Après le repas, je me fis indiquer le chemin du cimetière. Le village étant minuscule, je trouvai facilement et le nombre de tombes étant en rapport avec le peu d'habitants, celle d'Albertine fut aisée à identifier. Pas de doute. Albertine reposait bien là. Je déposai un bouquet de fleurs des champs sur la dalle où étaient gravés son nom et sa date de naissance, suivie de la date de son décès. Cela faisait bien deux ans qu'elle avait disparu. Si jeune ! Une eau vague vint embuer mon regard que je réprimai instantanément. J'allai à la recherche du gardien, en espérant qu'il y en eut un pour s'occuper du peu d'âmes qui avaient trouvé en ce lieu désert leur dernière demeure. Je trouvai un vieil homme sans âge occupé à remplir un arrosoir au robinet qui était placé à l'entrée. C'était bien le gardien. Je lui demandai si Albertine avait encore de la famille dans le village. Au vu du peu

d'administrés qui y vivaient, il était sûrement au courant. « Oui, » répondit- il sans me regarder, « la mère adoptive de la pauvre petite est toujours en vie. » « Où habite t'elle » ? « Oh vous trouverez facilement ! C'est la première maison à l'entrée du village. Elle est tout en briques. » Je m'y dirigeai et frappai à la porte. Une femme que je ne reconnus pas m'ouvrit et accepta de me faire entrer. « Vous comprenez, si peu de gens viennent sur la tombe d'Albertine. C'est comme si tout le monde l'avait oubliée. » Elle savait très bien qui j'étais et quand je lui dis que je venais seulement d'apprendre le drame, elle n'eut pas l'air étonné. Un petit sourire énigmatique éclaira un instant sa figure. Je lui parlai de la lettre. « Ah ! cette lettre ! » Je savais que j'étais au bon endroit. Mon intuition m'avait mené là où il fallait que je sois. « Cette lettre me fut dictée par Albertine alors qu'une grosse fièvre la clouait au lit. Elle tremblait mais voulait absolument vous écrire. Je pris alors une feuille de papier et m'exécutai. Elle m'avait expliqué votre rupture, son chagrin, votre indifférence face à sa déception, puis votre changement d'attitude, votre brusque revirement sur votre décision de rompre...Vous lui promettiez même le mariage ce qui, venant de vous, ne lui paraissait pas très sérieux ! Cependant, elle ne voulait pas revenir sans vous avoir fait attendre un peu, ce qui était parfaitement légitime. Elle ne voulait pas que ce soit trop facile pour vous de la reprendre, après tout c'est vous qui l'aviez congédiée ! Elle avait bien le droit de vous faire languir, ma petite fille ! Mais pas trop non plus ,disait-elle, sinon il serait encore capable de changer d'avis, estimant que la réponse avait trop tardé. « « Mais pourquoi ne pas signer Albertine » ? « C'est elle qui l'a voulu. Une façon d'étancher son ressentiment, de vous rendre la monnaie de votre pièce. Après tout vous n'aviez guère été élégant. Et elle savait que vous étiez du genre à vous torturer les méninges. » C'était peu de le dire : personne ne me connaissait mieux qu' Albertine. « Quelques jours plus tard elle était de nouveau sur pied et voulut faire une promenade à cheval, promenade qui lui fut fatale. On l'enterra dans la plus grande discrétion...J'avais complètement oublié la lettre. J'étais si abattue que je ne me suis même pas demandé s'il fallait vous prévenir. Je n'étais plus moi-même. Elle était encore une enfant...Deux ans ont passé avant que je la retrouve dans le petit meuble qui me servait de bureau. Je me suis alors décidée à vous la faire parvenir. Je suis sûre que c'est ce qu'elle aurait voulu. J'ai réussi à obtenir votre adresse par une amie commune résidant à Paris. Voilà. » Voilà comment cette lettre m'était parvenue d'outre- tombe. Voilà pourquoi je n'avais pas reconnu l'écriture de ma bien aimée...Tout était limpide. Cette lettre testament était tout ce qui me restait d'Albertine. J'en voulais à ceux qui m'avaient caché sa mort, pour soi- disant me protéger. J'étais parti à Venise sans savoir si elle acceptait de me revenir. Albertine pensait que l'amour était un jeu, que je pouvais attendre comme elle avait attendu, allant jusqu'à me supplier, ce qui, pour une jeune fille

aussi orgueilleuse, était tout de même un effort considérable voire une preuve d'attachement sincère, à moins que cela n'ait été que pour mieux refuser la faveur que je lui faisais. Elle en était capable. Pour moi l'amour était une affaire sérieuse qui ne souffrait ni tromperie ni mensonge.

Quand je sortis de chez la mère d'Albertine, je décidai de rentrer le soir même à Paris. Plus rien ne me retenait dans cette bourgade sinistre. J'allais prendre le dernier « tortillard » de la journée, c'est ainsi que les appelait Albertine, qui me mènerait à Tours, direction Paris. L'énigme était résolue. Je n'étais pas triste, juste un peu vague et nostalgique d'un temps qui ne reviendrait plus. Le ciel étirait de longs nuages clairs en cette fin de journée de printemps où les après midi s'allongent, distillant le soleil jusqu'au crépuscule. Ainsi en est il des femmes que nous aimons ou que nous croyons aimer, ce qui n'est pas si différent ; nous sommes au supplice si elles nous quittent, nous souffrons de ne plus les voir au point de vouloir en mourir, nous dépérissons et puis un jour, un visage nous charme, nous interpelle, qui n'a rien à voir avec le précédent, et nous donne l'impression d'être amoureux et effectivement nous en avons tous les symptômes et ce visage nous hante jusqu'à ce que nous puissions y mettre un rire, un prénom. Il en est ainsi de tous nos amours. Eternels et fugitifs. Je regardai une dernière fois le ciel avant de monter dans le train. Alors je sus. Je sus que je n'aimais plus Albertine.

Pastiche n° 3

-

L'inconvenante sternutation

8362 signes

`pastiche4linconvenantesternutation.docx`

Il fallait reconnaître que je n'avais pas toujours été au mieux de ma prestance sociale en ces temps où je débutais dans le monde, où l'observation des autres m'empêchait de me voir moi-même sujet à observation, un peu comme au zoo où, à regarder les singes, on en oublie qu'ils s'arrêtent devant nous quelque peu surpris de se retrouver face à un miroir, fût-il déformant.

C'est ainsi que lors d'une soirée brillante où tout ce que la société comportait de *chic*, se pavanait dans les salons de la Duchesse de M***, avec la satisfaction toute pudique, mais palpable, "d'en être", et le plaisir anticipé de raconter tout cela les jours suivants, à ceux qui n'en "étaient pas" — tant est encore plus jouissive la démonstration du privilège que le privilège lui-même — je fus pris dans une situation soudaine, improbable, inattendue et incongrue, et dont je me souviens avec une acuité cruelle, quand par ailleurs nombre d'épisodes, d'impressions, de souvenirs, se dérobaient à ma mémoire, à ma conscience et à mon plaisir. La mémoire sélective nous donne ainsi de ces leçons d'humilité en refusant obstinément d'occulter des images peu glorieuses, dont l'enfouissement nous conviendrait parfaitement, comme l'immersion d'un cadavre dans l'océan pour l'assassin.

J'étais à déambuler dans l'enfilade des salons, à la fois ennuyé de me retrouver là, coincé par la foule, mais aussi stimulé par l'occasion inespérée de satisfaire mon goût d'entomologiste pour les insectes humains — déambuler étant un bien grand mot car je ne pouvais faire autrement que de me laisser porter par le flot compact de la foule brillante où les bijoux des dames avaient des étincellements de miroirs aux alouettes, sur des gorges, des cous et des bras à la blancheur marmoréenne ou à la grisaille de parchemin. Plongé dans cet océan de dos, d'épaules, de nuques, quelque peu oppressé par un mélange incommode d'effluves capiteux, je sentais des picotements rouges sourdre dans mes tempes, ma respiration devenait plus laborieuse, je pouvais sentir les alvéoles de mes poumons se refermer les unes après les autres comme les belles de nuit au petit matin, quand à un moment, je me trouvai arrêté sans plus pouvoir faire un pas, derrière une dame dont la plume plantée dans le chignon se trouva à l'entrée de mes narines. Je ne pouvais ni faire un pas de côté (c'eût été à gauche écraser le soulier vernis d'un dandy sûr de son effet ou à droite balayer du coude la canne argentée d'une douairière hors d'âge) ni reculer, étant moi-même pressé sur mes arrières par des individus aussi familiers qu'inconnus. L'avancée imperceptible de la masse compacte provoquait cependant des oscillations bien marquées de la plume comme montée sur une tige ressort, et celle-ci venait me caresser le bout du nez comme pour me narguer, me défier, dans le seul but de me causer du tort, petite créature insolente, arrogante, sûre de causer des dégâts pour le seul plaisir de nuire, pour sortir de sa condition modeste d'ornement et atteindre celle bien plus noble d'arme infaillible. Je la regardais dans

l'espoir insensé de la maintenir immobile, je tentais de me faire hypnotiseur pour l'arracher par la seule force de ma volonté, et poussé par l'urgence, je finis par faire la seule chose qu'il ne fallait pas, je soufflai dessus: au lieu de disparaître, de se dissoudre, de s'évaporer, comme je l'avais bêtement espéré, elle exécuta un pont arrière de contorsionniste chinoise, rebondit rageusement en avant, et s'épanouit en un véritable éventail, libérant sur sa tige principale de minuscules filets duveteux, ténus, aériens, dont certains se détachèrent, voletèrent un moment à l'entour, avant de viser délibérément mes narines et de s'y engouffrer, telle la poussière qui vient tapisser les parois d'un coffre en pénétrant par le trou de la serrure. Je sentis immédiatement le remue-ménage dans mes narines, remontant dans mes sinus, une troupe d'insectes se précipitant tous vers un point de convergence entendu, tous armés, prêts à en découdre, se bousculant vers la sortie, foule agitée, impatiente, compressée comme une bombe à retardement mais dont le retardement serait réduit à l'imminence. Je ne pouvais rien faire, emprisonné dans la camisole de force de mon entourage, je sentais la catastrophe se préparer; j'allais exploser, là, dans le chignon emplumé de la dame, et sans doute bien au-delà, dans le giron diamanté de sa voisine, sur l'épaule toute de soie vêtue du jeune-homme devant elle. Je ne pouvais pas compter sur le secours de mon petit carré de batiste finement ouvragé, sagement plié dans ma poche intérieure, objet incontournable d'une mise raffinée, nullement destiné à une mission aussi vulgaire que celle supposée d'un "mouchoir", comme il y a des chaussures pour l'élégance et des souliers pour la marche. Il eût fallu pour le saisir des contorsions gênantes mais surtout une suspension du temps, une sorte d'arrêt de jeu, que bien sûr aucun arbitre ne m'octroya. Ni les yeux fermés, comprimés, verrouillés par les sourcils froncés, avec la détermination d'un haltérophile qui va soulever sa montagne de fonte, ni la suggestion mentale du fakir qui s'allonge sur sa planche à clous, que cela va *ne va pas* arriver, ne purent me sauver la mise. Je sentis la montée de la lave dans le volcan, mes yeux se comprimèrent, ma tête se verrouilla, mes muscles de poitrine se contractèrent et tout d'un coup une formidable déflagration explosa en moi, hors de moi, autour de moi, répercutée en ondes excentriques sur les murs du salon, en tourbillons sous la rotonde, en courant fulgurant dans les couloirs, en ondes paraboliques sur la terrasse, dans le parc, sous les étoiles. Une fine bruine d'automne se mit à tomber en minuscules particules humides sur les cheveux devant moi, sur l'épaule à ma droite, sur le bras à ma gauche. En une seconde, je me retrouvai dans un cercle dégagé, isolé, comme si l'explosion avait projeté les invités qui m'enserraient contre les murs. Un silence post apocalyptique, cotonneux, un silence de sourd rempli de vagues rumeurs, s'était abattu sur la scène. J'étais pétrifié. Je venais de me propulser hors du monde, chez les pestiférés, les incongrus, les incontinents, ceux qui sont incapables de se défaire de leur

enveloppe charnelle et vous rappellent sans retenue que vous n'êtes que matière organique, humeurs noires, jaunes ou vertes, fonctions triviales et chair putrescible.

Je lisais maintenant la *Faute* dans les yeux censeurs des bienpensants, je devinais l'opprobre qui allait s'abattre sur moi et imprimer sur mon nez coupable les stigmates de la honte. J'avais beau me persuader que cette fonction était *humaine*, je savais bien qu'on ne me pardonnerait pas de le rappeler en public. Je songeais que certainement seule la trivialité du phénomène pouvait expliquer cette exclusion de la sphère sociale, ce rejet de la civilité. Renversement de situation curieux, car si l'on en croyait la palmomancie, la technique divinatoire des grecs anciens, fondée sur les frémissements et tressaillements involontaires du corps, c'était un signe de bon augure, une manifestation du souffle divin qui passait par l'être humain et que l'on saluait par des formules de bénédiction. Du reste, on retrouve dans la plupart des peuples leur propre formule de salut : "A vos souhaits" pour les Français, "God bless you" pour les Anglais, "Jesus" pour les Espagnols. Il y a là matière divine sans aucun doute. Et je me souvenais que le langage aussi participait à la communion du phénomène, en l'incarnant dans chaque langue par l'onomatopée censé l'évoquer : si les Français clament un "atchoum!" bien gaulois, les Anglais s'excusent d'un mince "atchoo" aigu, les Allemands explosent d'un "hatstschi" chargé d'humidité, quand les Italiens y vont d'un petit "etciù" musical.

J'ignore si le mien avait été bien prononcé, mais cela ne pouvait racheter l'incongruité de l'événement. Fort heureusement, il n'y eut qu'un tir isolé — et je pense avec horreur et compassion à ceux que le phénomène de la sternutation, c'est à dire la répétition en rafale des déflagrations, enferme dans une tragédie grotesque — et je me contentai de porter discrètement et légèrement à mon nez une caresse gantée de blanc, avec toute la dignité dont j'étais capable, tout en fixant la ligne d'horizon au-delà, par-dessus les têtes couronnées et les chignons emplumés.

Pastiche n° 4

-

Le côté de Gipiti

8290 signes

lecotedegipiti.docx

La baronne se récria : « Comment ? Mais d'où venez-vous, pauvre chéri, de Java ? Vous n'avez jamais essayé, vraiment ? Quel sauvage ! » conclut-elle dans un petit rire de coquetterie.

Il fallut bien que j'essayasse « ce merveilleux Chat-GPT », ainsi que l'appelait la baronne d'un accent où la fluidité des syllabes britanniques le disputait tant à la claire articulation parisienne qu'il en devenait exotique, évoquant des îles désertes au milieu d'archipels à l'éternel printemps, de fantastiques « Gipiti » bercés de soleil et de sable chaud.

Lorsque j'entendis parler pour la première fois de ce « Shah Djipitee » sur un ton de mystérieuse déférence, je m'étais imaginé un prince persan ou un génie des Mille et Une Nuits. Et c'était bien un génie sorti de sa lampe qui m'apparut, alors que je cliquais pour la première fois sur son logo aux entrelacs compliqués. « Comment puis-je vous aider aujourd'hui ? », demandait-il. Il y avait de la magie orientale dans sa fluide et discrète célérité d'esclave intelligent, mais d'un esclave dont, au rebours des serviteurs arabes, on n'aurait coupé la langue que pour laisser cette magie bavarde s'agiter seule, condamnée à la parole sans pensée.

Pris d'un scrupule involontaire, j'hésitais à poser mes doigts noircis par l'encre sur ce clavier et à faire éclore, par le pouvoir de quelques mots, sur la blancheur enneigée de la page vierge, la précocité floraison que promettaient les gazouillantes voyelles de Gipiti. Il m'était arrivé de goûter, à Combray, ces fruits hâtifs, insipides, et durs sous la dent, que portent les branches encore couvertes de givre lorsqu'un éphémère redoux attiédit les vergers. Je ne concevais guère que des phrases, sans avoir été baignées de la rosée des sens et lentement mûries dans le patient secret d'un esprit créateur, eussent pu fructifier, étaler la riche luxuriance de leurs ramifications sur une feuille aride.

De sorte que je tergiversais en proposant à la machine l'un de ces questionnaires que les lycéens s'amuse à remplir, et qu'on appelle en Angleterre Le Jeu des Confessions. Je posais des questions aussi vaines et pourtant précises — car souvent la vérité d'un être se révèle dans ses plus médiocres vanités — que : « Quelle est ta vertu préférée ? » ou « Mes héros dans la vie réelle ? » J'attendis avec la honte mêlée d'impatience des amants qui, apercevant de la lumière à la fenêtre de leur maîtresse, ne savent si elle pense à eux ou si elle espère un rendez-vous, une honte qui a

sa fierté, qui aimerait se dire, et où l'on trouverait, si on l'observait au microscope, des éléments de curiosité et d'excitation (non pas l'excitation mondaine de Mme Verdurin recevant un nouveau fidèle, et qui ressemblait à celle d'un enfant déballant un jouet neuf, mais une excitation presque douloureuse, qui voulait retarder le moment de sa jouissance, et ne pourrait se comparer qu'à celle du savant devant la porte du laboratoire où l'attend le résultat d'une expérience décisive.)

« Alors, qu'en pensez-vous ? Fantastique, n'est-ce pas ? » me demanda la baronne, d'un ton qui n'admettait pas la contradiction. Un coup d'œil me suffit à comprendre qu'elle avait déjà dû demander au fabuleux Gipiti des listes d'invités pour son prochain bal, et tout un stock de bons mots qu'elle semerait dans les conversations, tout au long de la soirée, comme un petit Poucet inquiet de se perdre. Par politesse, je lui lus mes réponses :

« Ma vertu préférée ? Je peux reconnaître que la bienveillance est souvent valorisée dans les interactions humaines. Mes héros dans la vie réelle ? Je peux reconnaître l'impact positif de nombreuses personnes dans la vie réelle, telles que les scientifiques, les humanitaires, les défenseurs des droits de l'homme, les innovateurs technologiques et bien d'autres, dont les contributions ont eu des répercussions significatives sur le monde. » Tout en lisant, je tâchais de réprimer un bâillement, qui eût été interprété comme un blâme silencieux et accueilli d'un froncement de sourcils. La baronne cependant applaudissait.

« N'est-ce pas magnifique ? Tout simplement divin ! Divin, c'est le mot ! » s'exclamait-elle encore, se dépêchant déjà d'aller conter l'anecdote à d'autres invités. Divin, ce ne l'était certainement pas, mais curieux en son genre, comme le sont ces automates qu'on remonte afin qu'ils frappent un clavecin ou esquissent un pas de danse d'un geste figé et répétitif, pour l'amusement des enfants, avec la régularité d'un mécanisme d'horlogerie.

Ce Gipiti m'avait tout l'air d'être un agréable jeu littéraire, qui me faisait penser aux bouts-rimés dont ma grand-mère égayait parfois ses thés du dimanche avec ses sœurs, ou aux savants amusements stochastiques qui avaient permis au mathématicien Markov de prédire des phrases entières de l'Eugène Onéguine, grâce aux motifs de répétition des lettres dans l'alphabet. En somme cela restait du jeu, statistique ou poétique, dans lequel je ne distinguais rien qui put suggérer l'effroyable révolution que la baronne prophétisait aux quatre coins du salon, pénétrée de son rôle.

Tout à l'heure, c'étaient le goût et le délicat parfum de la madeleine amollie dans le thé qui m'avaient soudain, sans que ma volonté consciente y fût pour rien, fait remonter à la mémoire un univers vague et fuyant, mais présent comme l'est l'air dans nos poumons, et qui est l'univers de notre enfance. Il n'y avait là aucune requête, aucune volonté manifeste, rien de ce que la baronne appelait « *prompt* » avec la pédanterie des ignorants. À l'instant, la branche de tilleul que je voyais se balancer devant la fenêtre, l'éclat trop vif et brillant des verres sous les lustres du salon, faisaient miroiter en moi un monde de souvenirs fugaces, de sensations, d'insaisissables bribes dont je ne pouvais fixer le sens, mais qui me tissaient, dans leur sillage, un nid intime, invisible à tout autre.

J'étais ces souvenirs, bien plus que je ne les avais. Je baignais dans leurs courants capricieux, sans cesse changeants, qui portaient la barque à laquelle ma volonté imprimait son mouvement. Ce Gipiti me faisait l'effet d'un lac immobile, impertubablement calme, sans une ride, sans la moindre ondulation, d'une vaste étendue de vif-argent où ne se reflèterait qu'un ciel uniforme. Il avait de la mémoire, mais pas de souvenir. Il ne tarissait pas de paroles, mais le tissu de ces paroles n'était pas animé par la forme d'une pensée. Les mots coulaient sur l'écran, vides de sens, puisque ce jeu lui-même était dépourvu des cinq sens qui nous raccrochent au monde vivant. En séparant le langage de la pensée, cette machine séparait la mémoire du souvenir, trois siècles après que Descartes eût séparé le corps de l'esprit.

Comme je confiais ces idées au baron, sa femme rapprocha de nous son aimable sourire et nota étourdiment : « Oh, je citerais beaucoup de gens qui ont la parole sans la pensée ! Mimi, qu'en dites-vous ? N'est-ce pas merveilleux, une machine qui fait votre correspondance, vos discours... qui fait tout à votre place ? »

Le baron n'était jamais à son aise dans le salon de sa femme. Il n'aimait pas cette atmosphère fausse et échauffée, où tout tournait à l'hyperbole, où les gens n'étaient, au gré des commérages qu'« infâmes » ou « formidâbles ». Sa moustache frissonna d'un mouvement caractéristique, et il bougonna :

« Ma chère, ce qui m'ennuie, c'est qu'elle fait tout à *votre place*, justement. Vous connaissez la chanson. Le bon roi Dagobert en fit tant faire à son pauvre saint Éloi qu'à la fin, lorsqu'il sentit sa mort prochaine, il le fit venir et lui dit : *Oh grand Saint Éloi, ne pourrais-tu mourir pour moi ?* »

La baronne eut l'un de ses rires vaporeux que les poules de Saint-Germain s'efforçaient alors d'imiter. Elle ne tarda pas à s'excuser, pour retourner virevolter parmi d'autres groupes d'invités. Je demeurais avec son mari, méditant encore le sens qu'il se plaisait à enfouir sous des références d'autant plus grossières que ses interlocuteurs s'évertuaient vers la philosophie et la poésie.

« Mourir à notre place, oui ! » grogna-t-il en reposant son verre. « C'est bien tout ce qu'il leur restera à faire, lorsqu'ils auront gâché des années de leur vie, des soirées et la patience des amis, à faire toutes ces choses qui au fond ne leur plaisent pas, ne leur ressemblent même pas. »

Pastiche n° 5

-

Vieillesse de Saint-Loup

9078 signes

vieillesdesaintloupconcoursdepastichesproustiens2024.docx

La duchesse de Guermantes, ayant eu vent de ma présence à Paris, m'avait convié à la soirée qu'elle donnait toujours en cette période et qui marquait le clou des réjouissances de la saison.

Que ce titre et ce nom noble dussent désormais se confondre avec la pensée de Gilberte, quoique la musique des mots, le cortège des images et des souvenirs, en fussent si dissemblables, ne laissait pas de me frapper comme une incongruité, non que le titre eût dû encore s'attacher à la feu duchesse, morte il y a bientôt dix ans, mais plutôt en ce que cette incommode juxtaposition révélait de la frontière peu perméable entre passé et avenir que forment les corps et les âmes des personnes que nous avons toujours connues, et qui nous ont toujours connus. Et tant il m'était naturel de voir en Oriane, déjà princesse des Laumes à ma naissance, et donc toute emplie de la personne ducale dont la femme de chair n'était finalement qu'une ombre, l'émule de son aïeule du même nom, sixième duchesse sous les Valois, tant l'idée de voir en mon ancienne camarade de jeu un chaînon de cette lignée, cousine de souverains, un jour peut-être figure centrale d'un vitrail, me semblait dissonante, bien qu'il y eût déjà un quart de siècle que Gilberte, devenue d'abord par son mariage marquise de Saint-Loup-en-Bray, était entrée dans cette illustre maison.

Elle devint duchesse, je l'appris plus tard, quand mourut Gilbert qui, prince de Guermantes alors et déjà veuf, avait recueilli les nombreux titres de ses défunts cousins. Leur transmission "par les femmes" à Saint-Loup, fils de la comtesse de Marsantes, fut confirmé par un conseil de famille, litigieux comme il se doit puisqu'il s'agissait d'abandonner la loi dite salique, en vigueur chez les Guermantes depuis si longtemps qu'elle inspira, dit-on, les légistes de Philippe le Long, mais dont les édits furent finalement incontestés, les héritiers présomptifs de la ligne masculine, pareils à ces Courtenay dont parle Saint-Simon, issus d'un fils cadet de Louis le Gros et qui, sous Louis XIV, prétendaient obtenir du grand roi la qualité de princes du sang, de fort éloignés et désargentés, s'étant trouvés déshérités.

Ainsi, quand sa devancière, pleine de la superbe d'un sang sans alliage, aimait à signer "Guermantes-Guermantes", la nouvelle duchesse, quoique (faut-il le dire) elle n'en fit rien, aurait pu orner sa carte d'un "Guermantes-Swann" qui aurait sidéré son père. "Il sera bien content de vous voir", fit-elle quand nous eûmes échangé les salutations d'usage, toute sa personne respirant l'air de profond respect qu'elle arborait toujours en invoquant son mari, et qui dépassait largement les bornes de la simple affection conjugale; les rumeurs, la vie qu'il menait, les mensonges, seules maladresses que de sa vie il semblât pouvoir commettre, n'avaient jamais pu l'entamer.

Et j'étais moi-même comme saisi, car si je n'avais pas vu Gilberte depuis cette matinée chez la princesse de Guermantes qui marqua ma dernière menée dans le monde jusqu'à ce jour, et même davantage: une de mes dernières journées à Paris avant que mes tribulations d'auteur, de Venise en Londres, ne m'en tinssent durablement éloigné, je n'avais pas croisé depuis l'entrée en guerre la route de Saint-Loup, qui ignorait tout alors des épreuves, de la gloire, de la vie qui l'attendaient. Que la fille de Swann pût être aussi la duchesse de Guermantes, voilà qui pouvait surprendre le contemporain que j'étais, mais restait résolument *moderne*. Bien plus malaisée à concilier avec l'époque, l'idée de Saint-Loup, si aristocrate dans ses moindres manières, si rempli d'esprit Guermantes, si faubourg Saint-Germain, en héros national, coqueluche des dîners d'État comme des banquets républicains.

Cette rêverie s'interrompit quand, soudain, il apparut. Soudain, car sa démarche avait conservé cet impossible mélange d'empressement oblique et de parfaite fluidité, tout le contraire du pas solennel et empesé qu'adoptaient alors les puissants du jour pour signifier leur importance, et qu'ils s'imaginaient sans doute être celui des seigneurs d'autrefois. De petites lunettes avaient remplacé le bondissant monocle, le poil avait blanchi, quoique fort peu (privilège des têtes blondes); il était tout à fait le même.

On l'avait cru tombé au champ d'honneur durant la Guerre, protégeant la retraite de ses hommes; tant d'autres, portés disparus, en étaient revenus ou, prisonniers, avaient pu donner quelque signe de vie, qu'on n'osait le pleurer, et avec raison comme on le vit plus tard. Mais si bien d'autres que lui revinrent, son retour à lui ne fut rien tant que fabuleux, et aurait fait songer à quelque mauvais roman si Saint-Loup n'était pas bien réel et non un personnage, et surtout si l'on ne s'était souvenu que c'est la vie qui est comme un mauvais roman, mal écrit et rocambolesque, tandis que le monde tel que l'imagine un Balzac "fait" si vrai qu'il en devient peu vraisemblable.

Le baron de Charlus, que tous désormais croyaient fou, sans qu'on pût les blâmer tant ses moeurs, sa germanophilie (subtile et habilement dissimulée dans son esprit seulement), sa passion pour les soldats anglais, formaient un mélange choquant mais surtout indéchiffrable, était parvenu on ne sait comment (certaines de ses relations les moins avouables durent y concourir) à faire passer quelques missives à l'empereur Charles. Si l'idée d'une correspondance entre un vieillard depuis longtemps déchu aux yeux du monde et le chef d'une nation ennemie, paraît trop absurde, il faut d'abord rappeler que l'oncle et prédécesseur de ce prince, François-Joseph lui-même, avait bien voulu entretenir avec le baron des relations de cousinage, et su apprécier sa profonde connaissance des affaires européennes, chose toute naturelle pour M. de Charlus, qui n'était pas

loin d'estimer qu'un Habsbourg dût se sentir honoré de l'attention bienveillante d'un Guermantes, eu égard aux racines infiniment plus antiques dont sa propre famille pouvait se prévaloir. Si l'emphase du style et l'exaltation cocardière (sans qu'on sût trop en faveur de quel camp) laissaient peu d'illusion au souverain, à la lecture de ces lettres, quant à la sagacité du baron, des souvenirs de François-Joseph et quelques digressions familiales surent attirer son attention. Certain passage où Charlus avait vanté de Saint-Loup les mérites, la bravoure et l'équanimité, parut à l'impérial correspondant un don du ciel, tant il semblait offrir une solution à l'épineux problème avec lequel luttait ses diplomates, dont les ouvertures de paix envers l'Entente, qu'elles fussent faites par Revertera au comte Armand, Mensdorff au général Smuts, ou l'empereur d'Autriche lui-même, par l'entremise de Sixte, prince de Parme et frère de l'impératrice, s'étaient toutes révélées illusoires.

C'est ainsi que Saint-Loup reçut des mains de ce même Sixte une invitation à Vienne de la part de l'auguste beau-frère. C'eût été se méprendre que de déceler en Saint-Loup une once d'influence politique, ou même une quelconque aptitude à en naviguer les méandres, lui si franc et si entier (sur ces sujets du moins); mais son patriotisme insoupçonné, son courage au front, couplés à une absence totale de haine pour les nations ennemies, en faisaient l'instrument idéal pour une affaire que lui-même imaginait comme un dialogue à cœur ouvert entre deux gentilshommes, quand les conseillers impériaux, plus matois, y voyaient de parfaits préliminaires à la diplomatie secrète qu'ils caressaient de leurs vœux, sans que les mots terribles de désertion, d'intrigue, de trahison, de double jeu pussent jamais être sérieusement allégués pour discréditer leur interlocuteur.

La réapparition soudaine du disparu dès lors que des pourparlers officiels purent être entamés et l'affaire rendue publique fut comme une de ces vignettes à la Lavisse, promises à l'opprobre des historiens futurs, mais qui enflammeront longtemps l'imagination des écoliers. Non seulement Saint-Loup vivait, mais on le retrouva soudain au centre du grand échiquier, accoucheur de la paix tant attendue, salué par Clemenceau, accueilli par Poincaré, fêté par la République soulagée, loué par les bien-pensants comme les Ralliés, figure d'une nouvelle image d'Épinal: l'officier noble qui sauve sans coup férir sa patrie et le ci-devant Saint Empire.

Saint-Loup, qui aurait plus volontiers poursuivi sa carrière d'officier, finit de guerre lasse et sous les intimations de sa famille par se laisser nommer ministre à Vienne, où il fut traité avec amitié par l'empereur tant qu'il vécut, et toujours reçu avec empressement chez les rois de Bavière, de Hanovre, de Saxe, qui lui savaient gré de son rôle dans cette manoeuvre qui les vit recouvrer leurs

couronnes, quand la Prusse devait troquer son imperium pangermanique pour les dimensions d'une modeste république. Devenu duc de Guermites pendant la durée de son ambassade, puis délié de sa mission il y a quelques mois par le président Barthou, il était revenu s'établir, pour toujours selon ses propres mots, dans son pays.

Croisant mon regard, il s'avança, visiblement ému: "Marcel..."

Pastiche n° 6

-

Marcel

637 signes

pastichemarcel.docx

Marcel

Toute la ville enfouie, en strates successives
Que la mémoire enterre aux confins de l'oubli,
Comme affleure soudain de ces lointains replis,
Et remonte conscience en images furtives.

L'église, les jardins, mes angoisses tardives,
Ces chemins empruntés, les fleurs et les logis...
Reviennent, souvenirs, comme un origami
Qui s'ouvre et se déploie en vagues suggestives.

L'odeur et la saveur –qui demeurent longtemps–
De ces instants vécus lorsque j'étais enfant,
Figés, comme à l'affût dans les ruines de l'âme,

Guettant l'instant fortuit pour être révélés.
D'un bout de madeleine et ce goût de tisane,
C'est Combray tout entier qui surgit de mon thé.

Pastiche n° 7

-

Mémoires d'une pelisse

9749 signes

texteconcours2024.docx

Objets inanimés, avez-vous donc une âme

Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer ? »

« Milly ou la terre natale », Alphonse de Lamartine

Il y avait là, dans l'une de mes poches, une truite gluante dont la seule pensée me donnait la nausée. Werner m'emmenait avec lui dans toutes ses parties de pêche, lorsque le temps devenait incertain et que les températures matinales un peu basses ne lui permettaient plus de sortir en bras de chemise. Il m'appelait vulgairement « son manteau d'hiver », mais commençait à me porter dès la fin de la mi-saison automnale, sans doute à cause de mon côté pratique, avec mes poches qui pouvaient contenir des prises allant jusqu'à 4 livres. Je sentais la truite se débattre en vain, elle se cambrait en tous sens, tachant de sa poisse visqueuse les doublures satinées de mes grandes poches de velours.

Mon nouvel acquéreur n'avait ni la délicatesse, ni la notoriété de mon ancien propriétaire, vous, Monsieur Marcel Proust. Les poissons écailleux avait remplacé vos billets écrits à la va-vite où vous saisissiez, afin qu'elles ne s'échappassent pas pour toujours, les idées et les mots qui venaient troubler votre esprit. Ah que je regrettais ces temps bénis où j'appartenais à quelqu'un du monde qui, jamais au grand jamais, n'y aurait déposé la moindre chose capable de me salir ! Werner et vous ne chassiez pas les mêmes choses : lui pêchait des truites et vous, vous capturiez les mots. Je me souviens de la douceur de votre peau lorsque vous glissiez vos lettres en moi. Discrètement, je m'amusais à imaginer les lignes que vous aviez écrites d'un trait et celles qui, plus revêches à se laisser dompter, vous avaient demandé d'y revenir encore et encore, nuit et jour parfois, pliant et re-dépliant indéfiniment la fine feuille de papier que fièrement je cachais. Je me sentais porteur d'un secret magnifique, le dépositaire d'un écrit sauvage qui un jour traverserait les siècles, et je m'appliquais de toutes mes forces à lui offrir le plus beau des écrins. Tel un berceau royal, j'abritais les balbutiements d'une création littéraire fraîchement née. Je me faisais fort de la garder bien au chaud jusqu'à son éclosion. La suite était votre secret, vous possédiez ce don si particulier pour travailler ces ébauches, vous les nourrissiez de votre énergie, vous les éleviez tel un père attentif afin de redresser celles qui semblaient bancales, vous apportiez de la musique à ce qui sonnait faux et sous vos mains, les passages les plus fragiles s'affirmaient bravement. Alors l'ébauche devenait phrase et la phrase prenait son envol, aspirant à l'ultime privilège de venir composer le corps agrégé de votre unique enfant : votre Recherche.

Combien de fois ne vous ai-je entendu tempêter à son sujet, jamais contre elle bien entendu, vous la chérissiez trop pour cela, mais contre tous vos admirateurs qui, pensant vous flatter au plus haut point, vous vexaient au contraire en conférant à votre personne une importance bien supérieure à votre œuvre ! Nulle autre chose à vos yeux n'était essentielle comme elle et je vous revois rougissant de honte, vous vous faisiez l'effet d'un gredin, d'un coquin opportuniste qui, en se revendiquant comme père d'un tel édifice, lui volait au passage de précieuses secondes d'éternité. Personne ne devait éclipser votre cathédrale, pas même vous, comme ces hauts sapins à la silhouette imposante qui au plus fort de l'été recouvraient de leur ombre les villages alentours, condamnant à la nuit perpétuelle leurs occupants flétris par une vie sans soleil.

Avec vous, Monsieur Proust, longtemps je m'étais levé tard. Jamais vous ne m'aviez enfilé avant la fin de la soirée, car pour vous qui pour avoir si souvent joué avec le temps aviez fini par en inverser totalement le cours, le jour était devenu votre nuit et la nuit, votre journée. Il en allait ainsi pour tous ceux qui plaisaient un peu trop avec la vie.

Nous habitons tous les deux un très bel appartement du boulevard Haussmann. Pendu confortablement au porte-manteau du vestibule, j'attendais patiemment que votre bonne Céleste me décrochât et me jetât délicatement sur vos épaules, avec toute l'application maternelle que la brave femme mettait invariablement dans chacun de ses gestes à votre égard. Je comprenais alors que le temps était venu de traverser les rues de Paris pour visiter telle ou telle comtesse, marquise ou princesse en leur hôtel particulier.

Mais les soirs où je m'amusais le plus follement étaient ceux, très fréquents, où nous allions dîner au Ritz. A votre arrivée là-bas et à l'inverse de tous les autres convives, vous ne me quittiez pas, vous ne me laissiez pas à l'un de ces valets de pied qui vous arrachait des mains de votre maître, vous jetait sur un cintre, puis vous enfermait dans un dressing humide et froid, vous privant ainsi de toutes les réjouissances de la soirée. Non, Monsieur Proust, vous n'étiez pas de ceux-là, vous me compreniez et m'emmeniez avec vous dans la magnifique salle de réception, puis vous m'allongiez précautionneusement tout à côté de vous, à la manière d'une mère envers son enfant, sur la banquette qui vous était réservée à l'année. Vous arriviez là toujours seul, mais très vite, une foule de jeunes gens venait vous saluer.

Oh ! Combien de fessiers, combien de vice-rois

Qui sont venus joyeux pour s'asseoir sur moi

Dans ce morne horizon se sont évanouis !

Combien ont disparu, dure et triste fortune !

Dans un Paris sans foi, par une nuit sans lune

Sous l'aveugle arrogance, des jeunes gens réjouis

La frivolité de cette compagnie ne vous faisait pas d'amis, et c'est avec moi que vous rentriez chez vous toujours seul. Les rues de Paris au petit matin étaient désertes, je sentais la chaleur de votre dos contre moi, la fragilité de vos bras et je me gonflais d'orgueil en pensant au privilège que j'avais de protéger des morsures du froid l'alchimiste des Lettres, l'homme qui mieux que personne savait transformer les mots en or. Une fois revenu à l'appartement, vous m'emportiez avec vous jusqu'à votre chambre où vous me déposiez délicatement sur le lit avant de vous coucher. Les jours où vous ne trouviez pas le sommeil, je vous observais du coin de l'œil – que votre beau visage était raffiné, quel acharnement au travail mettiez-vous jusqu'à point d'heure ! –, votre plume incandescente filait sur le papier et avec elle vous brûliez le temps jusqu'à l'orée de vos forces, car ce n'était qu'à l'ombre des soupirs que vous sembliez parvenir à donner le meilleur de vous-même. La fatigue altérait alors votre lucidité et pas à pas vous vous enfoncez en vous-même jusqu'au Monde des Rêves, là où votre imagination avait enfin libre cours, gonflant et bombant le torse sans entraves et la vie elle-même y paraissait plus dense. Comme vous étiez plus gourmand que le commun des mortels, vous rêviez même en plein jour, tel un élève dissipé qui en classe s'échappait du regard par la fenêtre, préférant aux faces boursoufflées de ses professeurs, la compagnie des muses dans la douceur d'un matin. Puis finalement, quand repu d'allégresse je voyais votre esprit revenir en vous, je devinais derrière vos pupilles brillantes et dilatées tous les trésors rapportés de ce Pays de Cocagne, des idées foisonnantes, mille matériaux précieux pour vos écrits à venir.

Les jours qui précédèrent le grand départ, alors que votre corps déclinait, vous étiez si excité – je vous revois encore, sautant de mot en mot, ah quel bonheur de constater que la chair diminuée n'entravait en rien une telle intelligence ! – et, même incapable de vous lever, votre esprit continuait invariablement ses voyages chimériques, il avait une œuvre à terminer, le vagabond avait passé tellement de temps hors de votre corps qu'il avait pris l'habitude de ne plus s'y attacher.

La dernière nuit pourtant, Monsieur Proust ne parvint pas à rentrer en lui. Son âme avait beau frapper à la porte, son corps lui en refusait l'accès.

Alors, je compris qu'il fut.

Depuis fort longtemps, plus personne n'était inconsolable quand on pensait à vous et le manque immense que votre départ avait laissé dans le cœur de vos proches s'étant estompé avec leur propre disparition – votre chère Céleste fut sûrement la dernière à garder en elle la résonance physique de vos discussions, oh que votre douce voix la faisait vibrer lorsqu'elle vous écoutait religieusement ! – on aurait pu vous croire emporté pour toujours.

Mort à jamais ? Qui peut le dire ? On ne meurt jamais vraiment quand on laisse derrière soit une œuvre dont on peut affirmer qu'elle nous ressemblait ou mieux encore qu'elle était nous, intimement nous. Grâce à elle, vous viviez maintenant dans des cœurs innombrables, car l'Art a ce pouvoir de prolonger la vie des âmes. En un sens, la Recherche vous rendait immortel, remboursant ainsi au centuple la dette qu'envers vous elle avait contracté.

Aujourd'hui, mes jours s'ennuyaient dans un temps perdu au bord d'une rivière où rien ne venait troubler le silence alentours que les sauts chaloupés de quelque truite argentée. Lové dans l'herbe aux pieds de mon nouveau propriétaire, Werner, je mesurais la malchance qui m'avait frappé, celle de vous avoir survécu. Souvent je pensais que le destin m'aurait été moins funeste si on m'avait jeté aux oubliettes ou confié à une friperie après notre séparation.

La persistance de votre souvenir me hante, Monsieur Proust, chaque seconde, chaque heure, et chaque jour mon esprit fatigué réclamait une nouvelle alimentation que rien ni personne ici-bas ne semblait en mesure de lui prodiguer, et j'avais beau fouiller mes doublures ou me retourner en tous sens comme une simple veste, la comparaison avec vous amenait de la fadaise à tout ce que je considérais.

Alors je m'évadais dans de longues rêveries pour ne pas devenir fou et inlassablement, mon esprit de manteau foulait les rivages de vos paradis perdus avec l'espoir inavoué de vous y rejoindre un jour.

Pastiche n° 8

-

Ce fol espoir d'immortalité

9880 signes

cefolespoirdimmortalite.docx

Qu'il me soit donné de promener ma plume au gré d'exquises réminiscences, fébrilement, superbement parfois ; qu'il me soit donné la force nécessaire à l'éclosion de mon Art, depuis le bloc de marbre brut de ma mémoire sensitive, jusqu'au fin liseré de dentelle littéraire, ciselé tel le plus fin des émaux rencontrés tout au long de mes pérégrinations esthétiques, depuis les hautes murailles des Basiliques et des Cathédrales, jusqu'à la plus retirée des petites chapelles de bourgade campagnarde qui jalonnèrent le cheminement de mon éducation artistique ; qu'il me soit donné de renoncer, - non pas à la vie du monde - mais au monde, pour que puisse se jouer sur la partition que constitue cette page blanche, sur laquelle mon âme se penche, la grande bacchanale des rondes de vies, la transcription des courses folles, des détours et des errances, des amours dissolues dans les fanges des vices, jusqu'au-delà des vertus ; qu'il me soit donné de créer ce lieu divin, cette scène extraordinaire, d'où naissent et disparaissent les espèces qui se croisent et s'entrecroisent, tels des éclats disséminés par le chaos du Grand Tout, qui en est la Genèse. Ce lieu je le nommerais le Temps, et l'Espace dans lequel il évoluerait commencerait aux Jardins...

C'est au jardin, donc, que la Muse a élu la source de mon inspiration, au Jardin Originel - s'il en est - , parsemé d'effluves florales, aquatiques, culinaires parfois, quand le temps universel s'ajuste au temps terrestre ; au jardin des délices où des nuées de senteurs s'entremêlent et embaument, s'invente un lieu étrangement sûr, propice aux rêveries multiples, où couleurs et lumières s'entrelacent dans d'innombrables reflets polychromes ; sur une palette d'artiste on aurait privilégié l'or aux matins, l'argent les soirs ; tout comme l'oeil expérimenté de l'amateur d'Art devine avec peine sur la toile impressionniste, lancinante, la grève à son orée, d'où les eaux et les ciels tressent un étincelant filet d'Eden, celui du promeneur matinal, exalté par tant de fraîcheur et de renouveau, n'en peut percevoir la source. C'est au jardin donc, lieu fantastique, qu'enfants, fleurs écloses, herbes folles, s'emballent, le long des chemins, entre étangs et ruisseaux ; au jardin donc, qu'éphémères et papillons cohabitent, au gré des cycles des saisons, propices aux diversités sublimes, éclairées du levant, tamisées du coucher, dans l'immense et prodigieuse symphonie des Espaces et des Temps, - bien au-delà du simple et improbable temps de *l'ici-bas et du maintenant*.

Ici, l'émotion plane en hautes sphères limpides, tel un filtre sensible posé sur le monde et les choses, l'enfant perçoit, entend, écoute aussi, mais toujours regarde, vibre ; furtivement il tente de saisir, de ressentir, d'interpréter les images, les sons, les mots, les gestes, les accords, les nuances, les distances ; par la lorgnette floue de l'immense et vertigineux kaléidoscope que constitue la vie des *grandes personnes*, ce monde des adultes, parfois étrange, dissonant, inquiétant, mais assurément surprenant. L'émotion surprend l'enfant qui lui-même se surprend à être surpris par elle. Au commencement était le désir ; l'enfant ivre d'émotions furtives se hisse

au mât du paquebot qui l'emporte vers l'indéfini des liens entre les choses et les personnes ; au commencement était le mystère sur lequel, tel le chercheur d'or, il penche son regard avide et curieux ; au commencement était la lampe magique éclairant la grande carte aux trésors, au centre de laquelle, perdue dans ce monde étrange et incertain, s'écoulent les eaux nourricières, qui serpentent, frôlent et donnent vie à ce feuillu fouillis parsemé de grands saules, de buissons d'aubépines, de roses immaculées, de bouquets d'hortensias, jalonnées de-ci, de-là, tels des milliers de repères dispersés, balisant le long cheminement de cette vie à son commencement, entre soleil et pluie, joie et mélancolie, peurs, larmes, grands renoncements et premiers émois de la vie.

Tout commence au jardin donc, mais tout s'y achève aussi, c'est là que le Grand Tout prend vie, que tout semble finir, mais que tout recommence ; ici le Grand Pan, à la lisière du Printemps, défile et prend place, tel l'astre attendu qui, fidèle aux saisons, revient chaque cycle d'années identique ; ainsi Dame Nature se pare et s'enveloppe à chaque saison nouvelle, dans le grand défilé des jours et des pluies, seule en scène elle exulte, séduit le promeneur par la fraîcheur de ses calices, sublime le réel, fait tout son cinéma, pour s'endormir après, dans les affres du jour qui décline et du flétrissement final ; on la croit alors disparue, on la pleure, on a froid, les sentiments se glacent et la sève se fige, jusqu'à l'époustouflante fatalité de l'éternel retour du vivant ; alors on perçoit, on devine la Fille-Fleur en train d'éclorre, - depuis le jardin de Klingsor jusqu'à celui dont il est question dans l'Œuvre qui prend vie sous ma plume, - dans la Toute-Puissance de sa fragilité elle révolutionne l'Hadès, issue d'une rosée précoce, d'une lignée qu'on croyait perdue à jamais, mais qui reparaît, limpide, comme purifiée du temps d'avant, d'une extraordinaire magnificence elle jaillit, d'une éternelle jeunesse elle est l'immuable captive, de cet infernal cycle sans fin, de ce cruel et amère retour des saisons, des années, des passions, des générations qui s'écoulent, s'enfuient, se rencontrent, prennent les places, gardant en elles enfoui le secret, le mystère d'un trait volé à la génération d'avant, d'un travers ou d'une façon d'être au monde issu d'autres vies, d'autres grandes personnes qui elles, l'avaient aussi, avant, et coexistent *au travers*. Telle l'eau qui s'écoule laisse sur les berges sèches de la sinueuse courbure des rivières les effets différés de scintillements évaporés, les traces de clarté fantasque, chaque Fille-Fleur - *à la manière de* - s'en approprie la lumière, l'éclat, l'indicible secret, puis la saison d'après, s'en nourrit pour dérouler la suite, faire danser en folle farandole la continuité des âmes, dans l'infinité des vies, d'un éternel et fatal recommencement tragique.

L'enfant, au centre de ces vies qui grouillent sous les eaux, sous les terres, au-delà des mers et des ciels, dans les maisons et dans les esprits, - l'enfant donc, - cherche une place, une aisance, un

positionnement ; il entend, observe, interprète les sons, les vibrations, les paroles, les choses dites et parfois non dites, il s'en nourrit, s'en délecte, tente d'en prendre la marque, d'en saisir la saveur, il sait qu'un jour, à son tour, il devra faire siennes les manières et la bonne figure, dans ce monde, somme toute, pas toujours si doux et vertueux, que les fleurs au jardin ne le lui laissent accroire. Il écoute les histoires des autres personnes qui affluent de tous côtés, son corps exulte sous les nuées d'émotions qui l'envahissent, l'assaillent ; la Vie, finalement, est une Grande Dame stupéfiante, qui se pare de blé d'or aux matins, et se dévêt d'ombres vermeilles les soirs ; ici-bas, au jardin, l'enfant se prend au jeu de la sensiblerie du vivant, à la fleur qui se courbe sous les gouttes de pluie, à la feuille qui reçoit, tel un calice, l'eau offerte du ciel, comme tant de salves de larmes exacerbées du divin, il fait offrande au monde alentour, sans en perdre une goutte que la terre ne boira. Depuis l'Autel Sacré de la Grande Cathédrale des Temps, il se recueille et lève les yeux vers l'Astre Créateur immense et foudroyant, devant lequel la prosternation n'est pas à la hauteur du respect et de la vénération qu'on lui doit. L'Artiste par ce cérémonial du vivant devient dans le même temps Créateur, Prophète, Martyr et Saint au service du seul Dieu qu'il vénère : l'Art - dans la toute magnificence de ses infinies ramifications sublimes.

Abondance de senteurs, de fleurs, dons que la Nature de toute part nous offre, si tant est qu'on sache percevoir, sentir, boire la vie par le calice nourricier. Abondance de fraîcheur, de splendeurs, de bonheur non su, qu'on cherche sa vie durant à voir reflurir, mais dont on ne sait pas exactement par quel artifice en extraire le suc, tant l'Univers enchevêtré des êtres et des générations en complexifie l'essence. Seule l'aïeule sait les secrets dont la Grande Dame se pare. Elle les cherche et les trouve et les sent et les donne, seule au jardin d'Eden elle en est dépositaire, les autres ignorent, rient, se moquent, et l'enfant pleure de voir la Sagesse emporter le secret de la vie qui s'enfuit, il sait ce mystère mais en recherche les milliers de parcelles disséminées sous chaque signe qui s'offre à sa vue, interroge les causes, les effets, tente des raisonnements au travers des senteurs issues des ciels, des terres et des eaux, s'immerge dans la finalité du ressenti le plus précis, puis désenchanté se perd, se noie, étouffe sous les analyses, pris au piège des éprouvés, car pour lui les chemins de vie tournent et se détournent dans un labyrinthe infini, se lacent et s'entremêlent jusqu'à s'entrechoquer dans des nuances immatérielles, d'où fleurissent tant d'autres sinuosités d'une arborescence décuplée, multiforme, déployée à l'envie, analysée jusqu'à plus soif, décortiquée, réécrite, possiblement complexifiée par la possibilité d'un ressenti ou d'un regard encore plus lucide et aiguisé, autre que le sien propre.

Si Dame Nature m'accordait encore un peu de ce temps précieux, au chemin plus aisé, l'Artiste que je suis choisirait l'autre, plus difficile, plus long, plus juste aussi, de cette justesse où rien ne

manque, où rien n'est de trop ; - car c'est dans la complexité que réside le secret du grand distillateur des Temps ; c'est en cela que l'Artiste fait acte de Création, à pied d'Œuvre, au-delà de la Vie magnifiée par l'Art, là où réside le désir le plus vain, le plus profond qu'il m'ait jamais été donné d'éprouver : Ce Fol Espoir d'Immortalité.

Pastiche n° 9

-

Une voix de poésie

6184 signes

pasticheproust.docx

De mon passé de jeune écolier, ma mémoire n'a conservé que peu de choses : le sombre escot d'un tablier à plis, la faïence surannée d'un encrier sur le bois, l'inscription en lettres majuscules « ÉCOLE DES GARÇONS » trônant au-dessus d'un fier portique dans une rue proche des Champs-Élysées. La voix même de M. Hérard – d'une apparence tantôt de cristal fuselé quand elle s'appliquait à la récitation d'un sénaire de Phèdre, tantôt de marbre froid lorsque deux bavards, deux « pipelets » s'étant fait prendre comme « la main dans le sac » en pleine messe basse, elle articulait un *asinus asinum* ironique – semble avoir récemment perdu son clair écho, ainsi que par un matin de février une eau vive dont on eût dit la veille au soir qu'elle coulerait pour toujours s'engourdit soudain puis s'arrête. Cette voix sans doute ne s'épanchera plus dans mon souvenir lorsque la chaleur du printemps tant attendu aura fait fondre sa gaine. Il est cependant une autre voix de mon enfance passée à l'école que les années n'ont point altérée.

Jour béni que le samedi ! où mon père chargeait Françoise de me faire apprendre par cœur la fable de La Fontaine choisie par M. Hérard et qu'il me faudrait bientôt réciter devant lui et mes camarades. Non pas que les finesses de maître Renard ou l'hybris de quelque grenouille m'intéressassent particulièrement, mais ce jour-là était celui où, ayant feint durant de longues minutes de ne pas réussir à mémoriser les vers du fabuliste, je mettais à bout la patience de Françoise qui, après s'être campée devant la porte du cabinet de travail, annonçait « baisser pavillon » et remettait mon sort entre les mains de maman, décrétant que j'avais « le cerveau percé comme un tonneau ». C'est alors que cet être tant espéré, cet être que j'aimais, arrivait. « Tu nous fais encore une histoire ? », disait-elle, sans que derrière ce courroux affiché je ne perçusse, filtrant comme un rayon d'après-midi à travers une persienne fermée à l'heure de la sieste, une inlassable tendresse. Car l'instant qui suivait, elle me faisait asseoir dans le fauteuil italien et me déclarait d'une voix douce : « Nous allons tout reprendre ensemble, veux-tu ? Répète après moi » avant de marquer un temps et d'adopter le timbre le plus satiné, le plus délicat, le timbre même de l'enfance, pour commencer sa lecture : « *La Cigale, ayant chanté tout l'été, se trouva fort dépourvue quand la bise fut venue...* ».

Je goûtais chaque mot comme s'il fût descendu jusqu'à mon cœur le long d'une corde lumineuse et vibrante, comme s'il m'eût été annoncé ; mais une fois *l'été terminé*, une fois *la bise venue*, il me fallait souffrir l'arrivée du silence ; le phylactère voisé avait disparu, et pour le ranimer, je devais répéter les mots devenus sacrés, inviolables ; ou plutôt devais-je les dire imparfaitement, faire mine d'hésiter et de me tromper, sans toutefois affecter trop longtemps l'amnésie, au risque que maman ne se rendît compte de mon petit jeu et ne mît un terme à ses récitations. Mais comment être certain de m'arrêter au bon moment ? Peut-être eût-t-elle une quatrième fois

prononcé le vers si je n'avais pas décidé, de peur qu'elle ne s'interrompît, de le déclamer sans commettre de faute ! Sans doute en allait-il comme de ces navigateurs qui, après avoir fait le tour du monde et touchant au port où ils avaient pris des mois plus tôt le départ de leur aventure, ajustent leurs voiles et demandent au vent de cesser de souffler, afin de retarder le plus possible leurs terribles retrouvailles avec la terre ferme ; ou bien comme de ces amoureux des livres qui, à mesure qu'ils sentent la présence des derniers feuillets se rapprocher, ralentissent le rythme de leur lecture, parfois même se replongent dans un chapitre qu'ils avaient aimé ; encore enfin comme de ces violonistes suspendant l'ultime note d'une sonate à un vibrato imprévu avant que n'éclatent les applaudissements. Ainsi continuait à résonner dans l'ouate suave du cabinet ce que j'appelais la « voix de poésie » de maman : « *Je vous paierai, lui dit-elle, avant l'oût, foi d'animal, intérêt et principal...* ».

Parfois, les pas feutrés de Françoise derrière la porte me sortaient de mon extase ; je me la figurais tendant l'oreille près de l'embrasure pour vérifier que je peinais comme avec elle auparavant à mémoriser les mots de la fable. Que ferais-je si jamais elle s'avisait que mes hésitations étaient moins soutenues, que mes « trous de mémoire » étaient moins profonds maintenant que maman s'occupait de mon cas ? Ne risquait-elle pas de faire irruption et de dire (en employant l'une de ses expressions favorites, l'une de celles qu'elle ramenait à la moindre occasion en roulant supérieurement et comme malgré elle ses *r*) : « Monsieur du Renard (elle se trompait constamment) m'aura donc *roulé dans la farine* ! » ? Alors tout serait perdu ! Maman se fâcherait, et plus jamais je n'entendrais sa voix de poésie.

Je rusais. Feignant une brusque fatigue, j'implorais une trêve. Ma mère se levait du fauteuil italien, et Françoise s'esquivait le plus discrètement du monde afin de ne pas tomber nez à nez avec elle. Cinq minutes passaient ; on m'apportait une drogue et l'étude reprenait, la pièce recouvrait son souffle, l'heure jaune s'épandait de nouveau : « *Nuit et jour à tout venant je chantais, ne vous déplaie...* ». Mais soit qu'un aquilon eût soudain soufflé sur les eaux glaciales du fjord et poussé vivement la nef jusqu'au havre gris, soit que se fit sentir l'urgence d'achever le livre avant que le sommeil n'emportât tout, soit encore que le vibrato durât moins longtemps que ce que le violoniste avait imaginé, il me semblait qu'à l'approche de l'ultime vers, maman précipitait le rythme de sa diction et m'incitait à redoubler d'attention pour finir au plus vite. Tout un crépuscule de deuil tombait sur mes épaules.

Les années passant, les voix de mon enfance se sont effacées, et à présent que la vieillesse m'étreint, la seule qui demeure intacte, pure, figée comme une gemme dans les névés de ma

mémoire, c'est celle que ma mère prêtait le samedi aux Rossignols, aux Cigales, aux Ourses, et aux Fourmis... « *Vous chantiez ? j'en suis fort aise : eh bien ! dansez maintenant.* »

Pastiche n° 10

-

Reflets du passé

9965 signes

pastiche.docx

C'était par une de ces matinées de printemps où les êtres comme les choses semblent recouverts d'un léger voile de tulle qu'ils conservent jusqu'à tard dans la journée, et qui, d'un seul coup, s'en défont, comme la mariée relève le sien à l'issue de la cérémonie. Ma grand-mère avait décidé de m'emmener à Versailles visiter le château et ses fameux bosquets afin de parfaire, avait-elle dit, mon éducation. Armée des lettres de la marquise, dont la reliure demi-cuir, usée par les sorties répétées de la bibliothèque acajou du salon, aurait mérité, tant ce livre lui était précieux, cornières et fermoirs en argent, elle entendait bien me faire découvrir et aimer le Grand Siècle si cher à son cœur. C'est à partir du fort de Vanves aux ruines édifiantes, lorsque le train, après une longue et douce courbe, amorce son passage sur le viaduc, que la ville cède ses droits à la végétation qui, si elle ne constitue pas encore le cœur puissant, boisé et giboyeux de la véritable campagne, en annonce çà et là la couleur, comme les premières œuvres d'un grand écrivain dessinent les linéaments des chefs-d'œuvre qui vont suivre.

Bercé par les triples croches envoûtantes de la machine, ainsi que par la relation partielle du procès de Fouquet par la marquise de Sévigné dont ma grand-mère me faisait la lecture, j'aperçus venant vers nous, aux alentours de Meudon, à travers la vitre sur laquelle de fines gouttelettes, encouragées par le souffle d'air créé par la vitesse, se livraient une lutte opiniâtre dans une course effrénée, le petit toit pyramidal de Notre-Dame des Flammes bâtie suite au tragique accident de 1842. Il me semblait entendre, en passant près de cette chapelle, les cris des victimes enfermées dans leurs wagons et qui resteront coincées, pour l'éternité, dans ce petit coin tranquille bordé de talus, cris bien vite oubliés il est vrai à l'approche de Sèvres où le feu, toujours lui, causant autant de drames qu'il fait naître de merveilles, joue une part essentielle dans la création des porcelaines. Mais Sèvres, avant toute chose, évoquait pour moi Combray, une région où la faïence pourtant, gaillarde et chaleureuse, règne sans partage, et plus précisément la charmante boutique d'antiquités située en face de l'épicerie Borange, devant laquelle nous ne passions jamais, lorsque nous revenions de Méséglise, sans jeter un coup d'œil curieux dans la vitrine, guettant les pièces nouvelles offertes à la vente et savamment mises en valeur parmi celles qui, depuis des années parfois, ne trouvaient pas preneur et paraissaient se ternir de dépit et de jalousie au contact de leurs jeunes et brillantes rivales. Un jour, l'une d'elles nous fit nous arrêter plus longuement. C'était un pot à oïlle en vieux Sèvres, dont le décor composé de cassolettes bleues reliées par des guirlandes de fleurs semblait avoir été peint la veille. Fièrement campé sur son plateau aux bordures dorées et coiffé de son couvercle orné d'artichauts, il fit la joie de toute la famille. Chacun y allait de son petit dithyrambe qui traduisait l'engouement général. J'imaginai,

quant à moi, qu'il formerait un fabuleux écrin pour le ragoût dont Françoise avait le secret. Ma mère, après plusieurs jours de réflexions, se décida à entrer dans la boutique afin d'obtenir des renseignements sur ladite pièce dont le conseil de famille avait validé l'acquisition, à la condition que son prix ne fût pas exorbitant. Seul mon grand-père avait émis un avis différent, trouvant cet achat superflu nous qui disposions de « bonnes et fidèles terrines » qui suffisaient largement à notre bonheur bien qu'elles fussent en faïence ou en grès. Lorsqu'elle revint à la maison, ma mère nous fit réaliser par un regard maussade la folie de notre toquade et nous n'en parlâmes plus, jusqu'au dimanche suivant où, passant devant la boutique, nous ne vîmes plus le pot à oille aux artichauts vernis en vitrine. Nous comprîmes que nous avions rêvé au-dessus de nos moyens. Quelle ne fut pas notre surprise de voir arriver Françoise, au déjeuner qui suivit, portant à bout de bras, telle une vestale tenant un vase sacré, la pièce de Sèvres et son plateau doré ! Je ne crois pas qu'une œuvre de cette célèbre manufacture ait récolté, dans toute son histoire, davantage de cris d'enthousiasme et d'applaudissements.

Nous arrivâmes à Versailles par Chaville et Viroflay. M. Fouquet s'apprêtait à être interrogé sur les cires et sucres, sans pouvoir y répondre tout de suite. La cité royale s'éveillait doucement. Dans les rues engourdies s'affairaient déjà certains artisans. Nous distinguons au loin le château grâce à la toiture élancée de la chapelle. Nous commençâmes comme il sied par le Grand Appartement du Roi, et le superbe salon d'Hercule au plafond peint par Lemoyne. Nous parvenions difficilement à ne pas nous récrier d'admiration devant tant de beauté que nous trouvions partout où se posait notre regard. Nos cœurs, gonflés de ravissement et de reconnaissance, battaient à tout rompre devant ces pilastres, ces corniches, ces voussures, ces bustes, ces vases, ces bronzes, cette vertigineuse marqueterie de marbres polychromes. Dans le salon de la Guerre, où l'on peut voir le magnifique médaillon en stuc de Coysevox représentant Louis XIV victorieux, et qui jouxte la galerie des Glaces, nous croisâmes un gardien qui assurait sa ronde, les mains dans le dos, nous dévisageant d'un air patibulaire. Les traits écrasés de sa figure au teint de bistre, émaillé par endroits de plaques rouges rappelant le marbre du pays de Caunes que l'on trouve partout en ce lieu, formaient sur son visage une espèce de grimace continuelle. « Comme dirait la marquise, dit ma grand-mère après qu'il eut fait son tour, il abuse de la permission des hommes d'être laids ! » Nous poursuivions notre visite, éblouis autant par les ors luisants des lambris que par les commodes et médailliers Boulle. « Rien n'égale cette royale beauté ! », me soufflait ma grand-mère, paraphrasant une nouvelle fois la marquise, tandis que nous déambulions dans la grande galerie. Car, plus que tous les rois ou empereurs qui avaient séjourné ici, et dont les murs, ainsi que le mobilier, gardaient le vibrant souvenir, la simple pensée

que la célèbre marquise avait un jour foulé le même parquet que celui sur lequel, avec un respect qui confinait à la dévotion, elle avançait, la plongeait dans une délicieuse rêverie. Tout en admirant vivement les magnifiques voûtes, la richesse des matériaux, la majesté des coloris, tout ce luxe étalé et glorieux, cette belle continuité de goût à travers les siècles et les différents régimes, je ne pouvais m'empêcher de regretter, comme le revers d'une même pièce, qu'on ne pût avoir la possibilité de contempler les merveilles disparues telles que la grotte de Téthys, l'escalier des Ambassadeurs, le mobilier d'argent, le Trianon de porcelaine, le bosquet du Labyrinthe et ses fontaines inspirées des fables d'Ésope, tous ces trésors qu'on avait jugés bon de détruire ou de laisser mourir.

Une fois dehors, un vent froid (sans doute le même qui se trouvait à l'origine des coulis dont se plaignait Mme de Maintenon) nous saisit l'âme. Le soleil fit un bref salut et retourna se cacher derrière la masse cotonneuse qui ne désemplassait pas le ciel. Nous comprenions pourquoi la terrasse voulue par Louis XIV dans le projet initial du château neuf avait été remplacée après quelques années par une galerie. La brume s'était dissipée et avait rendu aux feuillages des bosquets leur vert à la fois profond et brillant rappelant la malachite. Nous parcourions ces salons de verdure aussi pieusement que les salons de marbre que nous venions de quitter, même si l'état de certaines fontaines envahies par des plantes d'eau pareilles à celles qui encombrant le cours de la Vivonne le long du chemin de halage douchait quelque peu notre enthousiasme. Alors que nous pénétrions dans le bosquet de la Salle de bal avec son buffet de rocaille et de coquillages qui, lorsque l'eau s'écoule, produit un son cristallin semblable au rire de la Berma, nous tombâmes nez à nez sur Mme de Villeparisis qui en sortait. Passé le léger trouble qu'engendre toute rencontre fortuite, nous engageâmes une conversation où les splendeurs de Versailles se taillaient une part léonine. Le livre que je tenais à la main l'intrigua. « Que lisez-vous jeune homme ? » demanda-t-elle une fois que son ancienne camarade du Sacré-Cœur eut fini de vanter l'admirable talent de Rigaud pour saisir la psychologie de ses modèles. Apprenant que je lisais *La Fille aux yeux d'or* de Balzac, la marquise fit un mouvement presque imperceptible avec sa bouche qui pouvait passer autant pour un signe d'admiration que pour une moue désapprobatrice. Je savais trop ce qu'elle pensait de Balzac, cet homme qui n'avait fait qu'écrire sur un monde auquel il n'appartenait pas, pour me faire une raison. Non dépourvue de lumières, elle possédait, comme disait Saint-Simon à propos du duc de Chevreuse, un esprit faux qui éblouit. Du reste, c'eût été battre l'eau que de tenter de la convaincre. Puis, s'adressant à ma grand-mère : « Je ne vous demande pas ma chère, c'est encore votre Sévigné ! Savez-vous qu'elle n'était même pas marquise ? Je lui préfère de beaucoup son cousin Bussy... Ses lettres sont d'une autre tenue ! Avez-vous visité son château ? Il

l'a très joliment décoré. L'exil pousse les hommes à aménager leur intérieur, voyez Victor Hugo !
» Et pendant que la marquise vantait les charmes d'Hauteville House, je vis derrière elle, s'éclipser entre deux termes, une silhouette qui m'était familière et qui m'évoqua M. de Norpois. Je me ravisais bien vite, songeant à la mission à l'étranger dont il nous avait parlé à la maison deux jours plus tôt. La marquise sortit à cinq heures et nous l'imitâmes peu après. Au moment de franchir la grille du parc, je jetai un dernier regard vers la façade nimbée de lumière d'or, qui semblait comme enflammée par le couchant, avec la ferme intention d'y revenir.

Pastiche n° 11

-

Au-delà du jardin

7200 signes

audeladujardin.docx

Il s'était hâté de finir son repas et la crème fouettée du fontainebleau dont on devinait encore dans le fond, quelques grains de sucre, mêlés au fromage onctueux nappé d'un coulis de myrtilles, laissait un jus gouleyant comme une rosée bienvenue sur la langue et l'avait aidé dans sa précipitation. Son esprit, son corps et notamment chaque organe sensoriel et chaque nerf transportant le flux des informations sensibles, se tenaient depuis l'aube –l'idée lui était venue lorsqu'il avait lu dans le journal de la veille qu'une journée printanière était annoncée- au garde-à-vous et tentaient l'impossible pour la tête haute, faire en sorte de pénétrer dans le jardin, dès le tout début d'après-midi. Ayant acquitté son droit d'entrée dans un bureau étroit où une caissière aux cheveux roux et ébouriffés baillait au comptoir et probablement aux corneilles, il se sentit tout à la fois le roi de Prusse, la fée clochette et le personnage du peintre dans les Ménines, bien entendu Diégo Vélasquez, regardant au-delà de la peinture et donc du jardin. Le retour à la lumière après un hiver qu'il avait trouvé long, ennuyeux, déprimant, pluvieux et brumeux faisait fondre son écorce, fendre une deuxième peau invisible limitant les mouvements de sa pensée et il lui apparut que les minutes s'immobilisaient pour permettre une forme de mue autorisant les pensées circulaires et ininterrompues depuis plusieurs semaines à ralentir leur flux, laissant place à un immense champ de méditation dont il s'aperçut que celui-ci était délimité par un spectacle sonore. Clémence ne s'était pas trompée quand elle lui avait dit avec sa curieuse voix fluette d'enfant qu'elle ne pouvait amplifier si bien que dans un repas animé, il n'était pas rare qu'elle leva le doigt pour tenter un tour de parole ou plus vulgairement comme elle le disait elle-même, d'une voix que l'on pouvait qualifier de gouailleuse exceptée que pour qu'elle le fut vraiment, il eut fallu qu'elle soit audible, « pour tenter *d'en placer une* », que la qualité principale de ce jardin improbable était la faune qui l'habitait. Il comprit que davantage que le parfum épicé et suave de la glycine, particulièrement entêtant car il s'agissait d'une glycine aux grappes de fleurs bleu-violet parmi les plus odorantes ou que les nuances extravagantes des pivoines arbustives dont les pétales semblaient avoir été peints par un artiste sur porcelaine en proie à des vapeurs d'exubérance avec des nuances de rose saumon, rose corail, rose pêche, rose poudré et au bout de quelques pétales, avec un ultime trait de framboise, le grand ménage de printemps mental était la conséquence de la musique concrète animale. Les grenouilles mâles chantaient de toute leur gorge et il entendit à force d'immobilité dans ce vacarme tonitruant un son plus guttural que les autres s'échappant d'un gosier qu'il devina tendu à l'extrême et auquel répondait un petit cri perçant montant très haut dans les aigus autant que peut l'être un son rugueux. Reprenant son pas, guidé par ce dialogue délicieusement excitant dont il imagina qu'il devait être le seul promeneur à le capter au sein de ce galimatias acoustique, grâce à un pouvoir magique, il se

dirigea vers la mare. Les batraciens montaient d'un cran leur concert, leur chant d'amour étant recouvert par le bourdonnement des colonies d'abeilles sauvages folles furieuses dans les fleurs de cornouillers américains d'un blanc opalescent et le piaillage des oiseaux trouvant gîtes et couverts

dans les grands chênes provençaux probablement centenaires. Le fond de l'eau était d'une transparence inouïe ce que la présence des plantes aquatiques permettait d'expliquer ; il distingua entre des myriophylles en épi, des callitriches organisées en buissons et des pesses d'eau érigées formant comme une petite forêt de sapins miniatures immergés, future couveuse à libellules, de larges steppes sablonneuses légèrement vallonnées. Assis sur un banc de pierre qui invitait à la contemplation, il s'abandonna à l'observation. Son regard distingua tout d'abord sous une pierre un mouvement puis en fronçant les sourcils, il identifia une carpe koï vert d'eau avec des rayures ocre ce qui lui permettait de jouer les caméléons entre les herbes et la vase, puis deux, puis trois poissons. Les carpes allaient et venaient lentement et dessinaient toutes le même mouvement comme une sorte de virgule à moins qu'il ne s'agisse d'une lettre d'un alphabet très ancien dont la connaissance était perdue. Surgissant sous les herbacées, deux carpes rouges, orangées et blanches d'une douzaine de centimètres quand leurs sœurs vertes devaient en faire, évalua-t-il, moins de dix, tourbillonnèrent et prirent la tête de la petite colonie, glissant de droite à gauche, du nord au sud, s'immobilisant parfois comme l'on reprend son souffle après avoir couru puis nageant à tire-d'aile. L'élément le plus sidérant de ce décor était une fleur admirable, une fleur rouge dont la couleur et la brillance semblaient être issue d'une laque précieuse, une fleur totalement recouverte d'eau dont la tige était d'une finesse extrême, se balançant lorsque les poissons joyeux la frôlaient, une fleur dont il ignorait le nom, qu'il pensait n'avoir jamais vue et qu'il décida de dénommer « petite pagode ». Nombreuses, elles constituaient un champ comme le font au début de l'été, les coquelicots dispersés dans les blés. Le mouvement des poissons et des plantes, l'oscillation des pagodes, la palette de couleurs et la transparence du lieu auraient déjà suffi à offrir un très beau spectacle si l'eau figée n'offrait pas quelque chose de plus, comme un passage vers une autre dimension, fabriquant un miroir naturel sur lequel se déposaient le ciel bleu azur, de très petits nuages blancs traçant des volutes de coton et la silhouette et les cimes des arbres bougeant à peine. Fixant cette scène, il vit un taffetas de soie sur lequel les points passés étaient si proches qu'ils donnaient un aspect satiné aux carpes.

Une poétesse avait du dessiner avec un talent de diablesse des points de chainettes dont la disposition et la courbure donnaient le mouvement aux animaux mais aussi aux éléments végétaux du tissu. Tandis qu'il se faisait la réflexion que cette combinaison dont il lui apparaissait

que pour toucher ainsi la perfection, elle était une habile combinaison de peinture et de broderies, de vide et de plein, il prit conscience que les tourments qui l'habitaient depuis quelques mois avaient disparu, que les éléments apparemment contradictoires de son comportement s'étaient réunis en une seule pièce dont on ne voyait plus la couture, que les hauts et les bas qui avaient empoisonné ses dernières semaines avaient laissé la place à un sillon profond et droit. Il se mit à penser aux jours à venir, heureux de voir le voyage mental que permettait la mémoire guidée par la perception qui en réunissant tous les morceaux de son identité encore dépareillés et dans le désordre ce matin, l'éveillait à lui-même en le projetant grâce à cette illusion de présent, cette rêverie et le temps suspendu qu'il s'était accordé vers la trame projetée d'un futur où tout ou presque était possible ce qui le rendit impatient d'en découdre.

Pastiche n° 12

-

Chemin montant

6968 signes

cheminmontant.odt

Je regardais le bois devant nous au bout du chemin, les feuilles des arbres, et imaginait comment Monet, Caillebotte ou Pissarro les auraient peintes - je supposais des taches vertes de nuances légèrement différentes pour les distinguer les unes des autres -, je devinais l'Yerres derrière la canopée couler lentement, et entendait presque le bruit des rames des canotiers sur leurs barques. C'était un motif pour un peintre du salon des Refusés, cette vie banale étalée sur la toile, qui faisait entendre le bruit du vent dans les buissons, et sentir l'odeur de l'été dans un aplat de lumière. Rachel et moi étions arrivés à quelques pas de l'entrée de briques roses de la maison. Nous marchions depuis un moment déjà sur ce chemin herbeux que j'empruntais chaque été depuis mon enfance. Je ne savais pas de quoi nous parlions et je n'étais pas certain qu'elle le sût non plus. Elle me paraissait aussi éloignée que moi de l'instant présent, mais je dois reconnaître qu'elle faisait mieux semblant et, si nous avions rencontré un promeneur dans cette campagne pourtant déserte, et si ce promeneur avait formulé le souhait indiscret de connaître l'objet de notre longue conversation, il n'était pas impossible que Rachel eût pu l'éclairer – et moi par la même occasion. Encore quelques pas et je me voyais passer le portail ouvert et entrer dans la maison. J'imaginai déjà Rachel poursuivre sur le chemin, les plis de sa robe bleue suivant le rythme de sa marche, l'ombrelle rouge posée sur son épaule continuant de tourner lentement entre ses mains, comme suivant la mesure d'une mélodie connue d'elle seule, sans qu'elle s'en aperçoive.

Je savais que l'entrée était sombre, et que le temps que mes yeux s'habituent à cette pénombre après la lumière du dehors, c'était l'odeur des boiseries qui m'accueillerait d'abord, m'envelopperait dans un sentiment de bien-être immédiat que je ne m'expliquais pas, mais qui se produisait chaque fois que je revenais dans cette maison blanche qui avait vu mes joies d'enfant, cette odeur de cire qui était celle des souvenirs heureux. Je savais qu'au moment où je passerais la porte et entrerais dans ce vestibule à peine éclairé, mon grand-père apparaîtrait, par delà les années, inchangé. Il porterait son gilet en laine marron qu'il portait dans tous mes souvenirs de lui, il tendrait la main au petit garçon que j'étais, et tandis que j'irais m'asseoir dans le salon au volets mi-clos, nous partirions tous les deux nous promener sur ce chemin que je venais juste de quitter, côte à côte, sans prononcer un mot, comme nous le faisons jadis. Pendant que l'enfant que j'étais revivrais ces moments simples gravés en lui à jamais, je prendrais le livre posé sur la table au napperon blanc, ce livre écrit par un autre garçon qui n'était cet après-midi là que dans sa dixième année, et qui commençait juste à vivre ce qui serait son œuvre, ce livre que je reprenais toujours, qui ne s'arrêtait jamais, et dont le mot « fin » à la dernière page était une illusion pour le lecteur, comme il l'avait été - ou le serait - pour son auteur. Je reprendrais ma lecture en attendant

mon retour, la main dans celle de mon grand-père, les yeux sur les pages, et le cœur en voyage.

Mais, tandis que je marchais toujours aux côtés de Rachel, et bien que je sentisse déjà sous mes doigts tourner les pages du livre, la vie réelle, qui ne sait pas rêver ni respecter les rêveurs, interrompît ma flânerie. Rachel me regardait. Elle attendait quelque chose, une réponse à la question qu'elle venait peut-être de me poser. Ses yeux qui plongeaient dans les miens riaient de mon embarras, et il m'apparut que notre conversation qui durait depuis un moment, et qui avait dû consister jusque là en un long monologue de sa part, venait de prendre ce virage que redoutent tous ceux qui, comme moi, préfèrent laisser parler les autres, et qui consiste pour celui qui monopolisait la parole à la laisser subitement à l'autre, même s'il ne s'agit que d'un bref instant - le temps de lui laisser reprendre un souffle qui semblait pourtant résistant - ou de donner, par une inattendue démonstration de savoir-vivre, un peu de temps de parole à son interlocuteur (qui pourtant ne demandait rien). Telle était donc la situation dans laquelle je me trouvais dans ce tableau impressionniste, entre les arbres verts et la maison blanche aux volets roses. Je pensais déjà à la manière dont Rachel raconterait ce moment à ses amies, qui je le savais faisaient déjà peu de cas de ma sociabilité et ne manquaient pas une occasion de rappeler un de ces exemples où, malgré toute ma bonne volonté, je n'avais pas su masquer mon inadéquation au jeu mondain auquel on m'avait, par inadvertance, ignorance de ma réputation - ou perfidie - convié. Mon silence ahuri, qu'elle laissait se prolonger à plaisir alors qu'il lui aurait été si facile d'y mettre fin et de reprendre la parole pour les trois heures suivantes, dura ce qui me sembla être une éternité. Je n'avais pas la moindre idée de ce dont on parlait et c'est en vain que je cherchais intérieurement l'écho de ce qu'elle venait de me dire. S'agissait-il d'une considération sur le beau temps à laquelle je pouvais répondre « Oui, c'est très agréable » et passer à autre chose ? Me demandait-elle un avis sur son chapeau qu'un « Admirable ! » serait venu contenter ? Je cherchais une formule qui m'aurait permis de répondre aussi bien aux considérations météorologiques que vestimentaires lorsque Rachel décida de mettre un terme à ce silence qui devait la gêner plus que moi. « Je viens de vous demander si vous vouliez rentrer ou si on continuait jusqu'à la rivière. » Ces mots qui auraient dû me ravir, parce qu'ils me permettaient tout à la fois de mettre fin à mon silence coupable et à cette promenade avec elle, n'apportèrent pas en moi ce soulagement que j'espérais. Je pensais que j'allais m'arrêter à la maison, mais que je ne pourrais pas reprendre la promenade avec mon grand-père comme je venais pourtant de l'imaginer. Rachel avait rompu le charme et ce n'était plus uniquement sa conversation qui m'ennuyait, mais toute sa personne qui soudain m'apparaissait comme inadaptée à ce chemin en fleurs. Alors que j'avais rêvé cette promenade avec elle, comme je venais de rêver la lecture d'un livre pas même encore écrit, la réalité de sa

présence, le son de sa voix, la lenteur de ses pas n'avaient rien produit du plaisir que j'en avais attendu. Elle se trouvait là où je l'avais souhaité, et par un de ces mécanismes d'inversement des sentiments que nous réserve l'existence, je désirais moi me trouver ailleurs. Elle comprit les réflexions qui m'animaient, ou jugea inutile d'attendre plus longtemps une réponse qui ne venait pas, et je la vis reprendre son chemin, les plis de sa robe bleue suivant le rythme de sa marche, l'ombrelle rouge posée sur son épaule tournant lentement entre ses mains, comme suivant la mesure d'une mélodie connue d'elle seule, sans qu'elle s'en aperçoive.

Pastiche n° 13

-

Le quai des Grands-Augustins

9874 signes

lequaidesgrandsaugustins.docx

Cette fin d'après-midi-là, comme j'arrivai peu après dix-sept heures chez les Verdurin, ayant reçu plus tôt dans la journée un pli succinct m' enjoignant d'anticiper ma venue, sans que cela ne remît en cause la tenue de l'habituel dîner, je trouvai le petit noyau rassemblé en un curieux arc de cercle dans le salon. Bien vite, je distinguai que l'objet des attentions était un chevalet de bois sur lequel trônait un tableau de taille moyenne, joliment ceint d'un cadre doré dont les angles étaient élégamment moulurés de feuilles d'acanthé. J'appris de la bouche chuchoteuse d'un Saniette en proie à une grande fébrilité qu'il était question « d'un tableau de Monsieur Swann, une récente acquisition », dont il réservait la prime exposition au regard critique des fidèles du quai de Conti. Sachant Swann peu enclin à étaler sous les yeux des Verdurin la qualité de ses collections - de crainte que ces derniers n'y vissent à nouveau la marque de l'appartenance à un monde dont les moyens financiers leur étaient supérieurs -, je devinai qu'il avait néanmoins consenti à amener l'œuvre sous l'insistance d'Odette, celle-ci lui ayant probablement fait valoir que l'observation d'une peinture serait plus profitable au petit groupe que l'évocation abstraite et fort ennuyeuse d'œuvres, dont, par ailleurs, elle ignorait tout. Swann, m'ayant aperçu du coin de l'œil, ne me salua point, absorbé par l'explication qu'il faisait du tableau à Cottard et son épouse, qui opinaient du chef de concert - de manière saccadée, à l'image de ces automates à la physionomie de *clown* que l'on trouve en décoration dans les vitrines des grands magasins à l'approche de Noël -, tandis qu'Odette, qui arborait un petit sourire d'émerveillement que l'on devinait feint - restant dans une forme de réserve, préférant miser sur l'humilité d'un mutisme qui put passer pour de l'admiration - tournait alternativement ses regards du tableau à Swann, de Swann aux Cottard, et des Cottard à Madame Verdurin, cette dernière semblant préparer un commentaire de l'œuvre, bien que ses sourcils, étrangement crispés comme ceux de la Méduse du Caravage, annonçaient sa névralgie habituelle, sans que l'on fut capable d'y discerner du plaisir ou de l'horreur.

« Ce que Albert Marquet nous montre, expliqua Swann en direction des Cottard, c'est le quai des Grands-Augustins depuis sa fenêtre. En effet, il demeure alors au numéro 25 avec ses parents. Le gris du ciel se fond avec celui de la Seine et du quai, et, dans le lointain, la brume efface l'horizon au-delà du Pont Neuf, faisant disparaître toutes choses superflues ; c'est la force des lignes architecturales qui se croisent sur ce quai qui est révélée ».

La partie la plus intéressante de la composition était sans doute la rive opposée de la Seine, soit la partie la plus volontairement dissimulée par le peintre, c'est-à-dire le Quai des Orfèvres, qui, dans ce voile de brume qui en opacifiait les contours, laissait poindre le mystère d'un monde

ancien ; c'était le joyau primitif de Paris, vieux navire qui, tel un caraque, fort à sa poupe et puissant à sa proue, semblait s'amarrer au présent au moyen de plusieurs jambes arquées et campées dans une Seine paisible, comme ralentie par la pesanteur des siècles. Dans cette œuvre transparaissait toute l'intimité du peintre avec un paysage de jeunesse, de ceux qui nous sont comme imposés par nos parents et qui inscrivent ainsi en notre mémoire un souvenir non embelli à la manière de ces paysages que l'on choisirait de visiter plus tard, sélectionnant avec soin le moment qui leur conférerait leur plus bel éclat, tels que les Calanques de Cassis par une matinée estivale radieuse ou la perspective ondoyante des vignobles de la Montagne de Reims baignés de la lumière mordorée du soleil de dix-huit heures. Au-delà de ces considérations, la force de ce tableau résidait dans la métaphore, et plus je le regardais, plus il imprimait en moi la mélancolie d'un artiste qui, non réalisé encore, livrait son émotion brute ; à la manière de William Turner, sa toile devenait alors moins une représentation rigoureuse du quai des Grands-Augustins qu'un médium à travers lequel on put l'observer.

Monsieur Verdurin, le seul dans le salon à ne pas faire face au tableau, se tenait debout derrière le chevalet, et baissait la tête, regardant ainsi l'œuvre de dessus et à l'envers, indiquant tout le mépris qu'il avait pour un Swann qui s'était odieusement imposé comme l'artisan de ce moment à la solennité fabriquée et qui ternissait honteusement la figure centrale de l'hôte de ces lieux. Moins que son aversion pour la peinture impressionniste, dont le manque de rigueur des lignes l'horripilait, c'était davantage, dans le cas présent, l'atmosphère pieuse de chapelle que Swann avait réussi à instaurer dans ce salon, métamorphosant cette heure du thé qui était chez lui celle du badinage, en un temps d'Adoration, qui l'irritait profondément. Il serrait si fort sa pipe de sa main gauche que le bout de ses doigts était blanc.

« Je le trouve fuligineux, asséna-t-il. Il est aisé pour le peintre d'avoir choisi un temps comme celui-ci pour exécuter ce tableau, évitant ainsi les subtilités et les détails d'une météo plus clémente qui eussent exigé plus de maîtrise. Ces aplats gris ne font pas honneur à ce quai que nous connaissons si bien ».

— En vérité, Marquet préférait le temps gris et considérait le beau temps comme trop monotone, en tout cas pour les paysages parisiens, puisque ses paysages méditerranéens sont très colorés. En peinture comme en toute chose, tout est une question de point de vue, répliqua Swann.

Le docteur Cottard, debout sur un pied et se tenant le menton, de l'air de celui qui affecte de prendre un certain recul par rapport à une œuvre pour mieux l'appréhender, demeurait muet,

n'osant entrer dans un débat qui put amener Swann à évoquer d'autres œuvres, d'autres artistes, chose qui l'eût plongé dans l'embarras de devoir acquiescer benoîtement sans pouvoir participer, eu égard à la vacuité de sa connaissance artistique. Odette, qui guettait pour son compte les signes de ravissement sur les visages des hôtes, se glorifiant en elle-même du grand présent qu'elle faisait aux fidèles en ayant pressé Swann de mettre en place cet impromptu vernissage, se sentant par ailleurs flattée que ce put être pour un sujet d'une telle hauteur artistique, semblait s'être arrêtée sur Madame Verdurin, qui se tenait maintenant les tempes de la main droite, comme Madame la Mort de Paul Gauguin, cachant ses yeux et laissant apparaître des sourcils plus froncés que jusqu'alors, ce qui faisait apparaître sur son front, par le jeu des tensions musculaires, le dessin de curieuses ramures qui eussent pu aisément suggérer à Giuseppe Arcimboldo un bouquet de fanes de radis. Dans un effort qui lui sembla surhumain, elle finit pourtant par reprendre une expression normale, et, affectant cet air précieux qui lui était caractéristique et dont l'air courtois peinait à camoufler la méchanceté qu'elle couvait, lança à Swann :

« Swann, je crois pouvoir vous dire au nom de tous ici présents que nous apprécions votre initiative d'avoir transporté cette huile jusque chez nous. Mais c'est au Swann collectionneur qu'il me vient l'envie de poser une question qui pique ma curiosité. Est-ce pour le seul critère esthétique que vous avez acquis cette toile ou est-ce parce que ce quai vous est cher, vous qui avez fréquenté une célèbre maison sise au numéro 51 ? »

Au 51, quai des Grands-Augustins, se tenait effectivement une de ces vieilles maisons parisiennes dont les salons étaient tout autant réputés pour la qualité des assiettes que l'on y servait que pour le confort discret qu'ils offraient pour d'éventuelles entrevues licencieuses. Par une impérieuse nécessité de redorer une fierté personnelle que nul ne savait atteinte, Madame Verdurin laissait également entendre par là que ce qui se passait au quai des Grands-Augustins n'était pas forcément recommandable, et que le monde civilisé commençait après le Pont Neuf, au quai de Conti.

« Madame Verdurin, sachez que je convoite un tableau pour sa qualité artistique seulement. En matière d'art, la critique en fait déjà assez pour tenter de deviner à quel degré l'artiste a mis de son histoire personnelle dans son sujet, pour que nous étendions cette analyse au collectionneur. J'ignore ce qui se trame au numéro 51, mais j'imagine que les visiteurs ne s'y rendent pas pour contempler la Seine », répondit promptement un Swann inflexible, dont l'absence de gêne dans la voix décontenança Madame Verdurin qui poussa un petit cri de dépit en même temps qu'elle fit un mouvement d'agacement de la main droite comme si elle chassait une mouche.

Le salon ayant recouvré son calme, je sus alors que l'on ne pourrait pas espérer davantage de commentaires du tableau, chacun ayant usé de toute l'étendue de ses capacités - les uns par leurs réflexions, les autres par leur silence - pour faire part de son émotion. Le piètre accueil qu'avait reçu cette vue de Paris laissait supposer que c'était la première et dernière fois que Swann déplacerait une partie de sa collection. Coutumier de fréquentations mondaines plus élevées, Swann devait ce soir plus que d'ordinaire fustiger en son for intérieur le bourgeoisisme rampant du petit cercle Verdurin, incapable d'apprécier une œuvre pour ce qu'elle est. En tant qu'observateurs d'art, il nous est loisible de considérer chaque œuvre comme l'une de ces paires de petites jumelles d'opéra que certains opticiens parisiens conçoivent dans leurs ateliers, et qui sont autant de portes d'accès à une représentation unique du monde. La société Verdurin semblait se servir de cette fausse jumelle qu'est le kaléidoscope et qui offre une image tronquée des choses, dont les innombrables miniatures juxtaposées seraient ici autant de parcelles de l'ego et de son rapport contrarié au monde.

Pastiche n° 14

-

Les arômes du Bois

3166 signes

lesaromesdubois.docx

Les tiédeurs d'un printemps tardif dont les premiers bourgeons avaient enfin éclos me permirent une promenade sur l'allée du Bois durant laquelle j'espérais rencontrer la duchesse de Guermantes, afin de me rappeler à son souvenir grâce à un bref mais profond salut, comme pratiquent les médecins qui réitèrent la prescription d'un médicament dont ils craignent que l'effet déjà ancien soit atténué ; ou Charles Swann, accompagné de sa charmante épouse – voire, qui sait ? – de Gilberte dont j'étais sans nouvelle depuis une semaine.

Le mois de mai était à peine commencé, et le retour du beau temps avait jeté dans l'allée une foule de promeneurs, piétons et cavaliers habillés brillamment, le cuir fauve des attelages répondant aux soeries et aux cotonnades légères ; quelques calicots en veston profitaient de ces premiers beaux jours pour montrer à leurs compagnes en cheveux les élégants cavaliers dont ils citaient les noms. Se mêlant aux landaus, victorias, phaétons et cabriolets, de luxueuses automobiles conduites par des chauffeurs en peau de bique effrayaient les chevaux.

L'allée était chargée d'odeurs puissantes, les unes sombres comme celles des iris, d'autres blanches comme mes chères aubépines, et chacune me racontait une histoire dont, avant leur proche disparition, elles me priaient de conserver la mémoire.

Dans le flot des effluves qui me caressaient, un m'intrigua par sa nouveauté et les décors exotiques qu'il faisait naître dans mon esprit ; je le cherchais dans les roses que nous avions tant aimées lors de notre voyage à Ispahan, mais les senteurs de leurs frais pétales étaient étouffées, comme enveloppées par des vagues de fleurs d'orangers.

Je me demandai un instant si cette odeur n'était pas celle du lilas dont Françoise était entêtée et dont elle aurait par distraction imprégné mes vêtements ; mais la brise en tournant me noya sous une vague de freesia qui me dit mon erreur.

Je crus longtemps que ce parfum, lié aux contes du recueil des *Mille et Une Nuits* que ma grand-mère m'avait offert malgré ses réserves sur l'immoralité de la traduction du docteur Mardrus, était celui du jasmin qui court sur les grilles et les murs ensoleillés de la Perse (qu'on appelle désormais Iran) : comme la fleur d'oranger il fête les jeunes femmes à leur mariage ; il habille les chars lors des cérémonies funèbres, il déroule ses draperies et ses fleurs étoilées aux façades des maisons les plus modestes. Hélas ! le jasmin ne fréquente pas les demeures de l'Ouest où se fait ma vie, et ni à Combray, ni à Balbec, ni à Doncières même on n'attend comme en Perse sa longue floraison.

Je restai donc perplexe devant tant de choix sans résultat, d'autant que les allées du Bois ne sont pas connues pour prodiguer un éventail de senteurs aussi large que celui que je goûtais. J'en étais à tenter des rapprochements encore plus inattendus, à ressentir le gardénia, à soupçonner le cattleya, quand une brise mutine chargée des senteurs d'Orient m'apporta la solution de ma recherche. Quel était cet arôme fluide et fugitif, qui parfumait également la Perse et les allées du Bois embarrassées de Rolls-Royce ? Mais bien sûr ! c'était celui du *pétrole* !

Pastiche n° 15

-

Un coup de pédale dans le temps

3506 signes

Uncoupdepedaledansletemps.docx

Désormais, j'habitais au centre-ville depuis quelques années, et même si j'avais certainement déjà traversé cette rue une vingtaine ou peut-être un millier de fois, ce croisement aléatoire de bandes piétonnes, de fils électriques et d'interphones n'avait jamais eu une importance particulière à mes yeux, outre le fait qu'il représentait quotidiennement le passage obligatoire entre mon foyer domestique et les murs professionnels.

Un jour, une de ces fins d'après-midi où la dernière demi-heure d'effort et de soleil semble volontairement se prolonger indéfiniment, je décidai de sortir le vélo du garage et je commençai à errer sans aucune notion de cause ni de direction. Au fur et à mesure que les roues avançaient, la rue s'étendait à perte de vue, orpheline dont le visage ne possédait pour moi aucune sorte de rappel mémoriel, comme lorsque nous nous trouvons devant un portrait de la Renaissance que nous apprécions pour la technique du célèbre peintre qui l'a réalisé et non pour le sujet du tableau dont nous connaissons à peine les traits de physionomie et le nom de famille.

Les pédales tournaient malgré elles, contre ma volonté, et le volant leur obéissait machinalement, quand soudain, au hasard d'un virage sur cette route, commença en moi un sentiment que je qualifierais d'extraordinaire et d'absurde, la conscience inexplicable de se perdre et en même temps de se retrouver identifiant dans les méandres de l'égarement une étrange sensation de familiarité.

Mon regard se dirigea d'abord vers l'enseigne dorée qui indiquait le nom du bâtiment, *Palazzo de' Fiori*, puis, tout à coup, il se leva et se tourna vers la grande fenêtre du deuxième étage sur laquelle se dressait le panneau *à vendre*, et c'est alors que le désarroi m'envahit, lorsque j'aperçus derrière le panneau deux fauteuils inclinables en velours sur lesquels semblaient régner la poussière, le mystère et l'abandon. À la vue de ces deux tapisseries à l'air énigmatique, la curiosité grandissait en moi de savoir qui restait assis là pendant de longues après-midi d'inactivité, passant du temps à observer des inconnus comme moi défiler devant eux, restant silencieux ou parlant de ceci et de cela, ou éventuellement prenant de grandes décisions, et leur histoire de vie se dessinait dans mon esprit, totalement obscure pour moi et pourtant probablement guère plus que banale.

Cet entrelacement d'un passé et d'un présent qui m'étaient inconnus avait fait que je ne ressentais plus la fatigue physique et le poids moral qui avaient au départ rendu difficile le mouvement de la chaîne ; ainsi, à chaque coup de pédale, les rayons solaires et mécaniques illuminaient l'engrenage rouillé de cette journée de grisaille, en moi la joie débridée d'avoir réussi à transformer cet anodin trace rectiligne d'asphalte dans un précieux chemin forgeur de mémoire qui avait changé une mes

errances ultérieures, générant cette secousse en moi, faisant tourner mon regard ahuri vers les deux fauteuils inclinables en velours pour vérifier si quelqu'un était assis là, combien de temps cet aperçu du passé dans ce tronçon anonyme de route urbaine serait-il resté inchangé ?

Je percevais dans la facilité avec laquelle les coups de pédale se succédaient la fragilité de cet instant, et je sentais qu'à mesure que les roues m'entraînaient peu à peu disparaîtrait ce rapport magique et fugace créé entre moi et cette rue, cette évanescence révélation qui avait soudainement relié un indifférent moment présent à un ineffable fragment d'éternité.

Pastiche n° 16

-

Cattleya labiata

9930 signes

cattleyalabiata.docx

Parée de teintes délicates, la demeure d'Odette de Crécy s'éveillait en cette matinée sous l'égide d'un assemblage de fleurs, bijoux éphémères ornant les plus secrets replis du vaste salon.

Un ballet de couleurs exquises s'offrait au regard ; une symphonie florale où les pétales, chatoyantes étoffes, précieuses et vulnérables, exhalaient de subtils parfums.

Si, au milieu de cette profusion de beautés, l'arrivée d'un bouquet d'orchidées offert par « son cher Ami, le Baron de Charlus » fut un honneur et une marque nouvelle de son affection, elle comptait bien sur cette offrande - dont elle ne manquerait pas de répandre ambitieusement l'identité de l'expéditeur et qui venait nimer, le pensait-elle, un titre de noblesse nouvellement acquis de par son union, avec le comte de Forcheville - pour accroître son prestige et son statut au sein de la haute société.

Il n'en demeurait pas moins qu'en ce jour, la tâche minutieuse et récurrente de tailler et soigner ces parures végétales faisait qu'une étrange lassitude émergea dans le cœur d'Odette.

Par ailleurs, pensait-elle, ne viendrait-il pas que cette adjonction, telle une perle rare mais discordante se mêlant à une parure déjà somptueuse, ourlerait de teintes nouvelles le tissu déjà brodé d'une vie mondaine qu'elle jugeait parfaite ?

Ne sachant que trop combien dans l'univers énigmatique du baron, chaque geste, chaque présent, revêt une dimension symbolique et dissimule sous les apparences les plus anodines une subtile allégorie, un récit cryptique destiné à être déchiffré par les initiés, Odette ne s'en trouvait que davantage intriguée lorsqu'elle prit connaissance du message accompagnant la composition :

« En ces fleurs exquises, que les notes évanescents de Vinteuil effleurent en douces caresses, réside la symphonie subtile des Catleyas, un écho en pétales délicats de notre sibylline complicité. ».

N'eût été les doux chuchotis des conversations feutrées dans lesquelles sa préférence pour les jeunes hommes se murmurait comme un secret connu de tous - tant ses gestes pourtant mesurés laissaient transparaître à ceux qui savaient observer, les infimes révérences d'un être dissimulé derrière le masque élaboré de son personnage public - Odette aurait pu s'imaginer faire l'objet d'une tentative d'approche de la part du Baron.

Cette idée cependant, plus improbable qu'une libellule gravissant les airs avec la grâce d'un cygne, fit place à celle ne voyant ici qu'une énième manifestation de l'amitié qui les unissait.

Toutefois, au moment précis où, prenant soin de disposer ces fleurs délicates sur un guéridon qui - témoin d'épanchements en tous genres et de rires étouffés - trônait là en confident et voyait

honorer par ce geste une discrétion légendaire et une mémoire dont témoignerait chaque éraflure de sa surface, elle ressentit au plus profond d'elle-même une allégresse éblouissante, comme si, par l'entremise d'une ineffable magie, une sorte de prodige venait de s'accomplir.

Par la soudaine éclosion d'un bonheur ignoré qu'elle n'aurait pu expliquer simplement, distinguant dans l'intention en elle-même une digne justification de la subtile révélation d'un secret jalousement préservé, il se fit qu'à l'instar d'une lecture première – qui, semblable à une esquisse hâtive, préparerait les yeux qui s'y attardent avec une patience délibérée au dévoilement progressif de ses sublimes détails - la seconde lecture du carton l'attira irrésistiblement vers ce substantif qui semblait ouvrir, comme s'il fût chargé d'une force mystérieuse, une porte étroite vers une réalité transcendante appartenant au passé, un point focal où convergeraient les échos délicats d'un monde insoupçonné : Catleya.

Dans les replis du temps, les fleurs, pareilles à des sentinelles, se dressent et tissent les fils invisibles de nos souvenirs : elles sont les fragiles émissaires de l'autrefois.

Dans leur danse éphémère se dévoile le théâtre enchanté de nos affections passées où chaque corolle, chaque fragrance, chaque nuance est une ode aux amours mortes, à ce monde englouti où les visages aimés surgissent dans le jardin de l'esprit.

Parce que notre mémoire est peuplée de vestiges, les opportunités qui nous sont offertes de rendre présents nos amis, nos proches, nos morts, sont une façon d'offrir une résidence éternelle à ceux qui ont franchi le seuil de l'oubli, tout en leur conservant une place dans notre cœur.

Ainsi en fut-il pour Odette qui, confrontée à des fleurs qui ne manquèrent pas de lui en rappeler d'autres mais qui appartenaient à une époque accomplie, vit soudain émerger avec une poignante clarté l'ombre d'un être dont les caresses et les doux murmures dans l'intimité d'alcôves parfumées n'étaient pas sans correspondances avec ces pétales sensibles et pénétrés de grâces qu'elle pouvait inspecter à loisir : Charles Swann.

Pleinement consciente de la relation complexe, jonchée de tensions émotionnelles et sociales qui contribuèrent à la dissolution ultime, dans l'infidélité, d'une fascination et d'une attirance qui, la concernant tout du moins, furent souvent teintées de superficialité, de calculs, voire de manipulation et d'indifférence, la disparition toute récente de Charles, un être tout à fait charmant mais qui s'était peu à peu laissé divertir par un sentiment qui l'avait comme détourné de sa vocation intérieure, lui laissait deviner ce qui pourrait désormais être la sienne, puisqu'après tout

il n'est jamais si éloigné sur l'échelle des temps l'instant fatidique qui succède à celui des êtres que nous avons connus.

Cependant, cet épisode lui servait également de preuve tangible de sa présence effective, de sa vitalité indéniable et elle se savait gré de ceux qui dans leurs derniers instants restent des "vivants" jusqu'au bout et qui, dans l'humilité et la vérité où les a plongés la souffrance, se sont révélés des maîtres.

Elle ne douta pas un seul instant qu'il en fut ainsi pour Swann, lui qui fit preuve d'une si grande noblesse lorsque, comme il lui avait été rapporté, il avait fait part à Mme de Guermantes du destin funeste que lui prédisaient les médecins qu'il avait pu consulter.

Comme si tout communiquait, ce bouquet qu'elle fixait de nouveau et qui ne possédait pas à l'évidence la rigueur clairement délimité d'un exemplaire photographié, semblait provoquer par une série d'ondes et de reflets surgissant de ses bords, une sensation, une émotion neutralisante débordante de force et de sens parce que porteuse d'images innombrables de ce même bouquet, comme autant d'échos du temps jadis, d'un mot, d'une mélodie, voire de vibrations secrètes d'une sensualité entr'aperçue.

A quel point tout ceci exaltait le plaisir qu'elle pouvait éprouver du moment présent ! Quel émerveillement de constater que par-delà les années, passé et présent, désir et amitié, jeunesse et âge mûr confluaient comme autant de petits ruisseaux en se pressant sous un pont et produisaient ce grand bruit d'eaux qui se voulait annonciateur d'un bonheur d'importance !

Puisque les frontières entre les mondes, aussi infimes soient-elles, s'effaçaient dans la douceur de la contemplation, la beauté, cette force mystérieuse, ce jaillissement soudain d'une présence d'absolu éclairant l'âme et troublant les sens, semblait tisser dans sa trame délicate l'indice précieux d'un univers situé bien au-delà de notre connaissance ordinaire.

De la sorte, Odette pouvait-elle ici réaliser à quel point l'expérience esthétique levait le voile sur cet invisible harmonieux, sensible et intelligent, qui ne se réduirait pas à ce qu'on en connaît mais nous rapprocherait du mystère même que constitue la vie : un torrent d'inventivité pure.

Cette force impénétrable et supérieure de la création artistique, qu'elle émana de la nature elle-même ou de l'esprit humain, elle avait pu la percevoir en une tout autre circonstance, évoquée elle aussi par le Baron dans sa petite bafouille : l'émerveillement provoqué chez elle par l'écoute de la Sonate de Vinteuil.

Car enfin, et de toute évidence, il existait un langage commun, confidentiel - réservé à ceux qui, doués d'une acuité particulière se faisaient les explorateurs de mondes imperceptibles et, par la même, témoins privilégiés de secrets murmurés - entre ce qu'elle avait sous les yeux et cette autre composition, musicale celle-ci. Cet idiome ineffable mais palpable tissait des liens insoupçonnés entre d'éphémères sensations et des œuvres qui, pour certaines, pouvaient prétendre ne point mourir en s'immortalisant, en quelque sorte, par l'art. L'art, qui dans l'union éphémère mais éternelle du visible et de l'invisible, révélait sa quintessence en témoignant de la puissance mystérieuse qui réside au cœur de tout enfantement.

Dans le cas présent, l'équilibre visuel entre les différentes fleurs, feuillages et autres éléments répondait à cet autre - harmonique celui-ci - et s'efforçait lui-même de créer un ensemble cohérent à l'aide des différents thèmes qui, relativement à la sonate, et comme autant de tiges délicates, se superposaient et s'entrelaçaient.

Dans le méandre de ses réflexions, auxquelles s'ajoutait le souvenir et la destinée de Swann, Odette mesurait combien la crainte de la finitude de toute chose et de chacun constituait, pour le genre humain, la source même de tout art.

Au flétrissement des fleurs semblait répondre notre propre déchéance ; aussi tentions-nous, dans une œuvre quelle qu'elle fût, de capturer ne serait-ce qu'un fugace éclat de beauté, comme pour défier l'implacable et macabre marche du temps et espérer ainsi insuffler un souffle d'éternité dans une existence inéluctablement transitoire.

Dès lors, Odette pouvait-elle entrevoir, caché derrière le collectionneur d'art qu'il fut, un Swann qu'elle n'avait pas connu, un Swann assurément hanté par l'éventuelle absurdité de la vie, et qui ne recherchait tout compte fait qu'une chose dont elle s'était montrée si peu capable, et elle le regrettait à présent, de lui apporter : un peu de réconfort.

Pastiche n° 17

-

Mon cher Paul

4100 signes

moncherpaul.docx

Pris par la grippe ces derniers jours, j'ai pourtant consacré le peu d'énergie qu'elle m'avait laissé pour lire en entier l'esquisse du roman épistolaire dont tu m'as fait l'honneur de me désigner « premier relecteur ». Ta confiance en ce que tu appelles « mon œil acéré d'écrivain » me touche, bien que je ne mérite pas autant d'éloge venant de toi. De nous deux, peut-être seras-tu celui qu'on lira encore dans cinquante ans, plus qui sait. Encore faudrait-il que nous soyons publié ce qui, en ce qui me concerne, est loin d'être gagné. Mais j'en viens à ta demande de critique « a priori » (puisque ton ouvrage n'est pas achevé). Les lettres d'adolescent que tu as su faire ressurgir de ta mémoire comme si elles étaient authentiques m'ont touché à un point que tu n'imagines même pas. Je ne peux t'en dire plus sans découvrir devant toi le récit auquel je travaille en ce moment. Tu m'en voudras, avec raison, de ne pas t'accorder la réciproque et de te refuser la confiance de mes écrits. Mais tu me pardonneras, je l'espère et le pense ainsi. Pour en revenir à ton projet, sache qu'on y reconnaîtra, je n'ai pas de doute à ce sujet, la sincérité des sentiments que tu exprimes dans ces lettres admirables écrites par un homme, depuis l'enfance jusqu'à la cinquantaine, à des femmes qui ne sont ni ne seront jamais ses amantes, mais des amies, des passions secrètes, parfois des inconnues ou des voisines. Ton choix de ne pas proposer les réponses de cet enchaînement épistolaire me paraît judicieux car tu offres ainsi un éclairage particulier mais constant centré sur la vie intérieure du narrateur, ou plutôt du rédacteur devrais-je écrire, sans pour autant sombrer dans la mode de l'introspection. Je ne peux que t'encourager, mon cher Paul, à poursuivre dans cette voie. Un dernier mot : le refuge de l'auteur dans une lubricité malsaine au fur et à mesure qu'il subit, on le comprend bien, les épreuves de la vie, me rappelle des choses dont nous parlerons un jour.

Je voudrais par ailleurs te parler d'une histoire sans grande importance mais qui m'a pourtant contrarié durant plusieurs jours. J'étais l'autre soir à une représentation de cette pièce qui a suscité tant d'émois par sa prétendue originalité. Elle ne m'a pas plu du tout. Cette facétie d'inverser le public et la scène en imaginant que les vrais spectateurs deviennent les musiciens d'un orchestre, face à la même salle peinte en trompe-l'œil devant lequel sont installés les acteurs, eux-mêmes jouant comme s'ils étaient une partie d'un public imaginaire, est du plus haut grotesque. Et que dire de l'intrigue alambiquée et de ces prises d'otages successives ? Non, vraiment, même pas du mauvais boulevard, j'ai perdu ma soirée et ai bien regretté d'y être allé, et même à un second titre, c'est ce dont je veux te faire part. Figure-toi que j'aperçois à l'entracte ce soir-là notre ami Jean, quelques rangées derrière moi, en compagnie de personnes que je ne connais pas. Je lui fais signe de manière discrète mais explicite. Sa vue ne peut pas être pire que la mienne, qui est toujours affaiblie par le rhume ou les allergies. Eh bien tu ne le croiras pas : il

m'ignore complètement et quitte la salle pour se rendre au salon sans même venir me saluer. Je n'allais tout de même pas virevolter au-dessus des fauteuils pour me manifester à lui ou le héler au risque de subir un affront encore plus grand ! Je sais que vous vous voyez de temps en temps. Pourrais-tu à l'occasion lui demander une explication sur son attitude ? Je t'en serais très reconnaissant. Non que je souhaite monter ceci en épingle et mettre un terme à l'amitié entre Jean et moi à cause de ce camouflet, mais j'ai besoin d'éclaircir la raison pour laquelle il m'a ignoré de manière aussi blessante. Tu serais le plus aimable et adoré des hommes si tu acceptais de m'aider à résoudre ce petit tourment.

Enfin, voilà qui reste l'écume des jours, et tout en nous souhaitant à tous deux d'avancer dans ce qui a vraiment de l'importance, j'évoque bien entendu nos œuvres littéraires, je demeure, mon cher Paul, ton très fidèle et dévoué,

Marcel.

Pastiche n° 18

-

Que de temps perdu, cher Monsieur !

6406 signes

quedetempsperduchermonsieur.docx

Ce matin-là, étendu dans le wagon, une de mes mains jetée sur mes cheveux serrés, tandis que le voyageur en face de moi - assez grand et assez gros, avec un chapeau de paille très sombre laissant voir des cheveux légèrement grisonnants et une moustache toute noire – n'était pas sans me rappeler la silhouette ultra-virile du baron de Charlus, tirait sur son cigare dont chaque bouffée qu'il soufflait lentement entre ses lèvres s'élevait en petit nuage de fumée bleue vers le plafond du compartiment, je contemplais, au bord de la fenêtre, le regard perdu dans le lointain, courir les paysages, les têtes vertes et touffues des arbres de la forêt, et toute cette nature qui, dans la clarté matinal, aussi limpide qu'un cristal fragile, et où, de temps à autre, en deux bonds, un petit lapin gris apparaissait, caressait mon regard, un peu comme la main de ma mère qui, lorsque j'étais enfant, se posait avec douceur sur ma joue, une main délicate et parfumée, aussi douce que l'écharpe de soie verte qu'il lui arrivait de porter au cou. À quoi rêvais-je durant les longues heures de ce voyage en direction de Balbec, quand je restais-là, le nez appuyé sur la vitre, à regarder le paysage défiler sous mes yeux comme l'un de ces films du cinématographe Lumière projeté à Paris il y a quelques années déjà, pendant que mon voisin fumait sans discontinuer et que j'entendais le bruit des pages du livre que ma voisine installée près de moi, un binocle d'homme, à garniture d'écaille, posé sur le nez, tournait sans délicatesse aucune ? À quoi rêvais-je donc ? Je rêvais au temps révolu de mon enfance où, couché de bonne heure dans mon lit blanc, j'espérais que maman - dont j'entendais passer dans le couloir le frétillement léger des petits cordons de paille tressée qui pendaient à sa robe de jardin en mousseline bleue- viendrait m'apporter ce baiser rituel qui agaçait tant mon père, et dont ma mère elle-même, au moment même où elle penchait sa figure aimante vers la mienne, et me la tendait *comme une hostie pour une communion de paix où mes lèvres puiseraient sa présence réelle et le pouvoir de m'endormir (1)*, eût voulu me faire perdre le besoin fâcheux, la méchante habitude. J'y songeais non sans mélancolie, en subissant la fumée et l'odeur du cigare de mon voisin - qui, presque machinalement, tourna la tête dans ma direction, à l'instant même où, quittant le paysage que je contemplais depuis plusieurs minutes déjà, je tournai la mienne vers lui, promenant mon regard agacé sur son visage enfumé – et en écoutant l'énergique froissement des pages du livre que ma voisine lisait et dont, en parvenant à lire brièvement le titre sur la couverture blanche frappée du sceau de la *Nouvelle Revue française*, je m'aperçus avec stupéfaction qu'elle lisait et semblait beaucoup apprécier, à en juger par le délicat sourire qui se dessinait sur ses lèvres fines, le roman que j'avais écrit et que la librairie Gallimard, grâce aux bons soins de M. Paulhan, avait publié l'année précédente. Quoique je n'eusse pas voulu moi-même qu'une personne pour une raison ou pour une autre interrompît ma lecture parce que, nous le savons bien, il n'y a peut-être pas de

moments si doux et précieux que nous pouvons vivre si pleinement que ceux que nous passons avec un livre, je ne résistai pas au désir de révéler à la jeune femme qu'elle lisait l'un de mes livres. J'allai donc lui adresser la parole quand, laissant tomber le volume sur ses genoux, comme avec lassitude, elle leva la tête vers moi et, m'adressant un sourire franc, de ce type particulier de sourire qui, creusant une délicieuse fossette dans sa joue d'une transparence laiteuse de fine porcelaine, vous le rend irrésistible, dit : « Ce que je lis vous intéresse ? » D'un coup, elle le brandit comme s'il se fut agi d'un trophée dérobé à l'ennemi et, tandis que l'autre voyageur, son cigare éteint à la bouche, s'était assoupi et ronflait bruyamment, *avec des tremblements de chaudière sous pression*, ainsi que l'écrit Maupassant à propos de M. Follenvie, l'un de ses personnages de *Boule de Suif*, elle dit d'une voix flûtée, tout en m'examinant des pieds à la tête, comme un professeur de médecine pratique une autopsie sur un cadavre dans un théâtre d'anatomie :

— Je vois que vous regardez mon livre.

Je n'eus pas le temps de répondre *oui que* la demoiselle, en me fixant droit dans les yeux, avec cet air grave et digne d'un magistrat qui, s'adressant à l'accusé, lui annonce froidement qu'il est condamné à la peine capitale, ajouta :

— Voyez-vous, cher Monsieur, ce livre est assez difficile à résumer. Le narrateur – dont on ignore le nom et le prénom - y explore divers souvenirs de sa vie. Mais ce n'est pas simplement le récit de ces souvenirs qui en jeu ici : c'est aussi – si j'ai bien compris - une réflexion sur la littérature, la mémoire et le temps. Selon moi, l'épisode le plus intéressant, c'est celui où il goûte, au cours d'une matinée morne et ennuyeuse, une petite madeleine trempée dans une tasse de thé. Tout à coup, cette saveur lui rappelle son enfance à Combray et les promenades dans les environs de ce village imaginaire. Épisode qui – j'ai l'impression que l'auteur a voulu pasticher Chateaubriand – n'est pas sans rappeler celui de la grive dans les *Mémoires d'Outre-tombe*.

Plus que ravi, je dois l'avouer, que cette jeune lectrice, ayant analysé avec une finesse si grande son contenu, rapprocha mon oeuvre de celle du grand écrivain breton, et alors que l'autre voyageur qui venait de se réveiller, affichant un sourire un béat, quelques peu niais, retirait le cigare éteint de sa bouche, je m'empressai de révéler mon identité à la jeune femme, quand celle-ci, ajouta sans attendre d'une voix quelque peu vulgaire, en tordant rageusement la couverture de mon roman, et avec un enthousiasme tranchant qui tomba sur moi comme un couperet de guillotine :

— Bon, à vous dire le vrai, cher Monsieur, tout cela est fort ennuyeux et inutilement compliqué. Un conseil : ne l’achetez pas ou ne l’emprunter dans aucune bibliothèque. Lire ce livre, c’est vraiment du temps perdu ! Si j’ose dire ! Ah oui alors, que de temps perdu, cher Monsieur ! Que de temps perdu !

À ces mots qu’elle prononça avec malice, comme si, en commettant ce consternant jeu de mot à propos du titre de mon roman, elle eût savouré quelque jouissance secrète et profonde, elle partit d’un grand éclat de rire qui acheva de me briser le cœur.

(1) Marcel Proust - Du côté de chez Swann.

Pastiche n° 19

-

Salon Yehudi Menuhin

9483 signes

240424pasticheproust.docx

Après de longues hésitations, je m'étais décidé à me rendre à la grande réception offerte par le Parlement européen à l'occasion du départ prochain de son Secrétaire général, à la fois curieux de voir qui s'y trouverait et ce qui s'y dirait et redoutant que l'atmosphère de cour de bas-empire romain qui régnait toujours dans l'entourage du sinistre despote ne gâchât chez moi une humeur rendue fort belle par la perspective d'en être bientôt débarrassé ainsi que par la dégustation, à l'heure du déjeuner, d'un succulent bœuf mode en gelée, spécialité du restaurant «Chez Françoise», situé Place du Luxembourg et très fréquenté par les fonctionnaires européens comme par les députés de tous bords.

Le malheur pour moi voulut que, mon ami Paolo ayant été retardé par la finalisation urgente d'une liste de vote, il me fallut entrer seul dans grande salle du bâtiment Spaak, réservée pour l'événement, où bourdonnait déjà, dans plusieurs langues officielles, tout un essaim de dames et de messieurs, de toutes nationalités et représentant tous les échelons de la hiérarchie administrative et politique de l'institution, regroupés par grappes de deux, trois ou quatre individus, coupe de champagne à la main, cherchant ostensiblement à donner une impression de jovialité mais soucieux avant tout d'être identifiés comme des personnages importants tout en s'épiaient les uns les autres et en recueillant discrètement les précieux ragots indispensables à l'élaboration de leurs stratégies de carrière ainsi qu'à la dévalorisation de leurs principaux concurrents.

Faute d'être spontanément admis dans l'un de ces petits groupes, je décidai de me tenir légèrement à l'écart pour m'abandonner à l'incomparable plaisir (proustien) de l'observation.

Stratégiquement positionnés au pied de l'estrade sur laquelle la Présidente, le Secrétaire général et plusieurs autres personnalités éminentes allaient bientôt s'installer et prendre la parole, je reconnus quatre collègues inséparables, respectivement français, autrichien, grec et italien, ayant pour points communs d'être tous passés par le cabinet du Secrétaire général et de maîtriser à la perfection la langue de Goethe, ce qui constitue, comme chacun sait, l'une des compétences les plus prisées pour attirer les faveurs de la haute hiérarchie. On les appelait les quatre mignons. On les voyait toujours ensemble à la cantine du Parlement, au bar Mickey Mouse, dans les allées du Parc Léopold ou dans le hall de l'hôtel strasbourgeois qui leur réservait, pour chaque session

plénière, des chambres communicantes, de sorte que, d'autant plus qu'ils étaient tous très beaux, des bruits couraient sur leur intimité. Superbes et dispendieux de nature, menant des vies de joyeux célibataires, alors même que deux d'entre eux ne l'étaient pas, entièrement livrés à leurs penchants hédonistes, ils espéraient tous les quatre assurer leur fastueux train de vie au moyen de belles promotions, qualifiées de «gros sacs» dans le jargon de leur coterie; mais, comme les postes de direction qu'ils convoitaient ne se libéraient qu'au compte-goutte, chacun d'eux dressait sournoisement ses batteries pour la prochaine nomination sans craindre de mettre à mal leur belle amitié et de provoquer rage et jalousie chez les trois autres en cas de succès.

Libérés de telles contingences depuis qu'ils avaient accédé au plus haut niveau de la technostucture, trois directeurs généraux, une Tchèque, une Portugaise et un Luxembourgeois, devaient un peu plus loin, en affectant de discuter d'affaires de la plus grande importance et en décourageant, par là même, toute tentative de la part de fonctionnaires de niveau inférieur de se mêler à leur conciliabule. Oubliant volontiers que leur fortune professionnelle devait tout, ou presque, à leurs soutiens politiques et rien, ou si peu, à leurs mérites et compétences, ils adoptaient, en toutes circonstances, la posture et la morgue de véritables princes du sang. Ainsi, leur position élevée dans l'échelle hiérarchique ne se manifestait-elle pas seulement par leur présence dans les organes centraux de l'institution et leur participation aux grandes décisions, elle transparaissait dans leur manière même de se tenir, de marcher, de saluer, de regarder avant de serrer la main, de serrer la main, par quoi ils étaient aussi différents en tout cela d'un administrateur ou chef d'unité quelconque que celui-ci d'un gardien de parking ou d'un agent d'entretien. S'agissant de la directrice générale portugaise, la plus récemment nommée, son attitude apparaissait comme d'autant plus décalée que, parrainée dans son ascension par les forces politiques de la gauche du Parlement, elle entendait concilier son nouveau statut et son traitement de près de vingt mille euros mensuels avec une conscience sociale toujours en éveil. A cet effet, elle cherchait constamment, dans ses contacts avec le personnel de son service, à afficher son adhésion au préceptes égalitaristes d'un communisme intransigeant; et dans de tels moments, chaque trait de son visage, la courbe de ses épaules, les mouvements de ses bras semblaient répéter: «Rappelle toi que si le parti et le groupe t'ont mise là où tu es, tu ne dois pas en profiter pour mépriser les obscurs fonctionnaires du rang, issus du concours, à qui le Bureau a voulu (qu'il en soit loué!) que tu fusses supérieure par le grade et la position. Au contraire, sois bonne pour les petits. Fournis à ceux qui s'efforceront loyalement de t'assister et de pallier tes nombreuses lacunes ce que tu peux leur donner, c'est à dire une petite promotion de temps en

temps et, lorsque l'occasion s'en présente, une mission agréable vers une destination exotique, sous prétexte de diplomatie parlementaire, avec des vols en classe affaire, aux frais du contribuable européen».

Bien qu'on ne puisse discerner clairement, dans le brouhaha général, les propos tenus par les uns et les autres, beaucoup de conversations, à l'évidence, étaient dominées par «l'affaire».

«- En tout cas, si cette députée Mortensen est innocente, affirmait un agent espagnol du groupe PPE, elle ne le prouve guère. Quelles lettres idiotes et emphatiques elle écrit de sa cellule de la prison de Haren! Je ne sais pas si M. Larsen, qui coopère avec la justice belge, vaut mieux qu'elle mais sa défense est plus intelligente. Prétendre qu'elle ignorait la présence chez elle de ces sacs remplis de billets de banque est aussi crédible que les dénégations du garnement surpris avec les doigts dans le pot de confiture et la bouche barbouillée de myrtilles. Qui aurait pu imaginer une telle corruption, au service des intérêts de l'émirat du Khaled, de la part de députés libéraux danois? Il y a décidément quelque chose de pourri au Royaume de Danemark.»

Tout le monde, autour de l'auteur de ces paroles, éclata de rire. «- Quelque chose de pourri au Royaume de Danemark! Vous avez entendu le mot de Pablo? demanda avidement le chef slovaque de l'unité financière du groupe à sa voisine polonaise - Oui, je le trouve très drôle. Ces Scandinaves sont d'habitude si prompts à donner des leçons de morale à tout le monde. - Danuta, ma chère, ne tombez pas dans les stéréotypes nationaux! intervint une directrice maltaise, l'air sévère. Souvenez-vous que nous sommes tous engagés au service de la démocratie européenne et tenus, en toutes circonstances, à un devoir de réserve.»

Mais mon attention, à ce stade, s'était déjà détournée très loin de cette comédie mondaine pour se fixer sur une ravissante collègue slovène, plusieurs fois croisée dans les couloirs du bâtiment Spinelli en compagnie d'autres jeunes femmes de son unité, qui venait de faire son entrée. Ni parmi les actrices ou les modèles des magazines féminins je n'avais rien vu d'aussi beau, imprégné d'autant d'inconnu, aussi inestimablement précieux, aussi vraisemblablement inaccessible. Alenka, car tel était son prénom, avait des cheveux dorés, qui ne l'étaient pas seuls, car si ses joues étaient roses et ses yeux bleus, c'était, pour reprendre une image empruntée à mon écrivain

préféré, «comme le ciel empourpré du matin où partout pointe et brille l'or». Prenant feu aussitôt, je m'imaginai que c'était pour moi, par intérêt pour moi, avec l'espoir de me rencontrer, qu'elle avait échappé à sa petite bande et était venue seule à cette réception; sans doute m'avait-elle remarqué dans cette réunion de jeudi dernier consacrée à la révision du règlement sur l'organisation commune des marchés agricoles et pensait-elle à moi depuis; peut-être même était-ce pour se faire admirer de moi qu'elle avait cité plusieurs articles du règlement de procédure et quelques références jurisprudentielles pertinentes avec une mémoire et une précision infaillibles; et maintenant, troublée de croiser mon regard, elle n'attendait que le moment propice pour m'aborder discrètement et trouver un prétexte pour me donner rendez-vous dans un lieu sûr, à l'extérieur du Parlement; probablement espérait-elle ... ».

C'est alors que je fus interrompu dans mes rêveries par une légère bourrade de mon ami Paolo, tout juste arrivé sur les lieux. «Qu'as-tu donc à regarder comme cela la femme de Jiři, le chef du secrétariat de la commission de l'industrie? Elle n'aime que lui. Ils se sont mariés l'été dernier.»

Mon visage et ma voix n'eurent pas le temps de trahir le bouleversement que causait en moi cette abrupte et tragique révélation car la Présidente et le Secrétaire général venaient à l'instant de prendre place et de réclamer l'attention de l'assistance.

Pastiche n° 20

-

À la recherche du thème perdu

5861 signes

larechercheduthemeperdu.docx

Ainsi donc cette année, il n'y a pas de thème proposé. Ce n'était déjà pas facile avec un thème suggéré mais au moins avions-nous un fil conducteur, une image à laquelle nous accrocher et autour de laquelle nous pouvions broder notre dissertation en pastichant le style de Proust. Mais au fait, qu'en est-il de ce style ? Certains et certaines manifestement l'ont trouvé, puisqu'ils ont été les lauréats du concours des années précédentes, au-delà de la remarque que j'avais entendue, ou lue, il y a quelques années de la part de J.Y.Tadié qui disait, je crois : « on connaît énormément de choses sur Proust et pourtant s'il y a une chose sur laquelle on bute encore c'est le style ». Mon Dieu, ça promet si le maître le reconnaît lui-même ! Mais bon, il s'agit d'avancer avec ses maigres talents en injectant ce que l'on croit être la marque de fabrique de la Recherche, à savoir, une bonne dose de poésie, une pincée d'humour, des zestes de psychologie, des observations à grandes poignées et puis (surtout ?) des phrases interminables, pleines de circonvolutions, d'embranchements, de carrefours, de pattes d'oie, et tout le matériel à notre disposition, dictionnaire des difficultés de la langue française, dictionnaire des synonymes, dictionnaire étymologique... pour décliner à l'envi les évocations du passé, les moments suspendus, le labyrinthe du temps...

L'idée m'était venue de rappeler mes tentatives précédentes en revenant sur la ou les différentes manières dont je m'y étais pris et faire de cet exercice de synthèse le terreau de mon pastiche 2024. Le temps passait sans que j'aie pu me poser devant ma page ou plutôt mon écran blanc, quand je reçus un message d'un ancien camarade d'école qui m'informait qu'après plus de 40 ans, une journée de retrouvailles de la promotion était organisée dans notre ville d'étudiants. Après avoir échangé des nouvelles et évoqué l'essentiel de nos vies, il me dit m'envoyer, pour accompagner le projet, des vidéos prises à l'époque.

Cela commençait par des vues de l'Église Montierneuf dont le seul nom évoque pour moi un Moyen Age profond et fantasmé. Un léger traveling de la caméra faisait voir la petite porte de l'enceinte menant aux arcades des bâtiments des dortoirs. Sans que cela soit interdit, nous avons plusieurs fois escaladé le mur, nous passant nos bagages, quand notre train arrivait trop tard le dimanche soir et que la petite porte était fermée. La séquence suivante, revenant en arrière, montrait la belle allée de platanes conduisant à la petite place où nous allions prendre un verre à l'occasion. Images sépia, pellicule rayée, dont les griffures vibraient, tout était fait pour nous replonger dans l'atmosphère nostalgique des vieux films super 8 d'avant.

Tour de la caméra en panoramique. La route qui mène à la gare, une autre vers des épiceries et commerces qui semblent tout à coup désuets mais tellement charmants, puis l'amorce de la rude montée escaladant tout l'ancien quartier menant à la place d'Armes.

Arrêt sur image sur une vieille bâtisse. La partie basse en tuffeau, rongée, les colombages abimés, les tuiles de façades cassées, de guingois sur leur attache, les huisseries à bout de souffle. J'étais passé, à l'époque, des dizaines de fois devant cette maison vénérable et je n'avais rien vu ! L'ancien palais de justice dans lequel je n'étais jamais entré, puis enfin Notre Dame la Grande. La caméra s'attarde sur les devantures de quelques commerces, herboristerie affichant fièrement ses titres en lettres dorées, droguerie étalant tous ses ustensiles sur la chaussée, tous si actifs alors et en bon état mais semblant appartenir déjà à un autre âge. L'œil malicieux du camarade caméraman se pose ensuite sur un couple de ménagères. Un travelling d'accompagnement les suit et on pourrait imaginer leur discussions en tendant non pas l'oreille mais notre mémoire. Fichus sur la tête, panier en osier au bras, elles s'éloignent en trottinant doucement vers les étals du marché. Un marchand, adossé à un flan de l'église, béret sur la tête, teint rougeaud, chemise remontée sur les avant-bras, pull de laine tricoté, se gratte alternativement le poignet gauche puis le poignet droit. Mon Dieu, mais à quelle époque nous situons-nous ! Je n'avais rien vu alors. J'étais dans ma bulle d'étudiant.

Autres scènes. Autre genre. Photos de groupe lors d'un séjour à la montagne. Retour à l'école. Images prises à la volée dans les chambres, dans la cave du foyer, des garçons et des filles, des garçons surtout, verre à la main, bras par-dessus les épaules, et puis des sourires, des sourires tellement jeunes, des regards si sereins, pleins de douces certitudes... Je pouvais m'imaginer me retrouver dans cette cave et ressentir physiquement ces moments d'alors. Mais sur certaines photos, si vivantes, s'incrustait, puis pâlisait doucement le prénom de ceux et celles aujourd'hui disparus. Jean-Yves, dont je pouvais encore entendre le rire sarcastique et dont les taquineries et les pics lui avaient valu tant de ripostes. Mais c'était notre d'ami d'alors si plein de vie... Marianne, mince et pâle, discrète et tant d'autres encore. Sept en tout sur une si petite promotion. J'alternais entre la douceur poignante de me replonger dans cette époque et une tristesse insondable en pensant à eux. Certes, je n'étais pas proche de tou(te)s mais quel choc. La vraie vie qui vous rattrape et recoloré les souvenirs.

J'avais dit que je n'étais pas sûr de participer à ces retrouvailles si longtemps après, puisque la vie m'avait éloigné de la plupart de mes camarades de promotion. Mais j'y vois un signe du destin. Ai-je envie d'y aller ? Et a contrario quelles seraient les raisons de ne pas y aller ? Je vais y réfléchir

encore un peu et peut être cette réflexion se prolongera-t-elle dans un pastiche mais ce sera peut-être pour l'année prochaine, si le concours est de nouveau proposé...

Pastiche n° 21

-

Mykonos ou le Séducteur imaginaire

5294 signes

mykonosouleseducteurimaginaire.docx

On est bien vite étiqueté par des gens de parti pris. Il faut dire que Léa semblait posséder pour cela du goût et de l'aptitude, résultat sans doute de son activité de comptable, où il ne s'agissait point de nicher dans la même ligne un amortissement dérogatoire et une reprise sur dépréciation ; ce que l'on appelle généralement « déformation professionnelle » n'étant souvent qu'une qualité appliquée sans discernement dans des domaines où elle devenait inepte ou ridicule. Relégué j'étais donc, dans la vaste, péremptoire et ricanante catégorie des beaufs machos, et parfaitement ravi de l'être tant la chose comblait mes vœux.

En effet cette vieille Boîte prospère et traditionaliste, où j'occupais depuis quinze ans déjà le poste de contrôleur de gestion, en tenait pour un ordre social et moral des plus conformistes et bien-pensants. Elle avait connu son heure de gloire sous le Second Empire, quand son fondateur avait inventé le procédé Henri-Lemoine[®] qui, simple mais génial, avait permis de lever un frein bloquant l'essor de l'industrie naissante ; sa fortune fut faite. Ses successeurs avaient eu l'habileté de conserver l'avance technique et la capacité de production acquises, alliant l'intelligence du marché à la prudence à l'égard des régimes politiques successifs. Un management social et bienveillant lui assurait la fidélité du personnel et la Boîte, fière de ses réussites et de sa bonne réputation, cultivait sans outrance un très français conservatisme libéral d'où la dévotion n'était point absente, quoique nuancée par un rationalisme de bon sens voulant qu'un enfant, le cher ange, naquît « d'un papa et d'une maman ».

Inutile de dire que mes penchants pour l'amitié entre hommes, eussent-ils été révélés, m'auraient valu une froideur certaine et un très probable licenciement sous quelque prétexte controuvé. D'où mon choix de me conformer à l'ordinaire et au conventionnel de mes collègues passablement lourds, en riant volontiers à leurs blagues un peu lestes quand je n'en rajoutais pas moi-même à l'occasion.

Ma vraie vie, ma vie vivante, se passait le week-end et pendant les vacances, loin des yeux près du cœur, dans des lieux et des tenues qu'ils n'imaginaient pas même pouvoir exister ! Quant à mon célibat prolongé, je laissais entendre qu'il s'expliquait par une carrière de séducteur invétéré, des amies gomorrhéennes me rendant le service de s'afficher en ma compagnie dans les lieux idoines, comme le marquis de Saint-Loup feignant d'avoir des maîtresses pour que ce faux scandale dissimulât le vrai, à l'instar de son oncle Charlus simulant la passion pour la comtesse Molé. Service d'ailleurs réciproque pour les bonnes camarades lesquelles, ayant le même souci en miroir, appréciaient ce sigisbée qui ne rechignait point à se travestir en céladon ; ainsi couvrions-nous, complices, la terrible vérité d'un voile de polissonnerie décente.

Et voilà que la Boîte venait d'embaucher cette militante féministe, voulant sans doute donner quelques gages à l'air du temps où flottaient des idées de parité, de capitalisme éveillé... Léa Simonet symbolisait cette ouverture à la modernité et, pour dire le vrai, elle m'avait catalogué en même temps que tous mes collègues qui se complaisaient, moi compris, dans l'humour drôle légèrement sexiste. J'y ajoutais pour ma part une petite touche culturalo-coquine, laquelle me valait généralement un franc succès auprès de mes pairs, en lui lâchant négligemment : « Comptable ? Est-ce qu'à Beaumont-le-Vicomte ? » J'avais initié ces collègues à l'art du contrepèter ; la belle frondeuse allait-elle renâcler, à supposer qu'elle connût cette si gauloise espièglerie ? Elle sembla bien l'avoir comprise et me considéra avec un air de défi tempéré de quant-à-soi signifiant « Rigole, tu ne perds rien pour attendre ! » Je m'applaudis de m'être fait une si utile ennemie, capable de proclamer bien haut que je n'étais rien d'autre que ce que je m'efforçais de paraître, et résolu de cultiver cette opportune inimitié.

Nos fonctions respectives nous amenèrent à de fréquentes interactions professionnelles qui me permirent de l'apprécier : au-delà de sa rhétorique militante - elle semblait considérer la Boîte comme une terre de mission - elle faisait preuve de subtilité et même d'humour, et nous nous balancions sans nous formaliser quelques piques selon notre position respective, car bien sûr je ne voulais pas tomber le masque - pas au travail.

L'été approchant, elle me demanda où un sale phallocrate masculiniste comme moi pouvait bien passer ses vacances ?

« Eh bien comme tous les ans : je retrouve mes potes binaires cisgenres dans la forêt des Carnutes où, les soirs de pleine lune, nous faisons griller au barbecue des cuissots d'aurochs en psalmodiant d'antiques mélopées machistes. Je dois aussi purger ma peine pour sexisme aggravé de trois semaines de rétention au CNRS (Centre national de reconstruction des satyres). Et toi, tu rejoins les Brigades féministes / branche armée du MLF dans leurs camps d'entraînement en Libye ? »

- Ça alors, tu es déjà au courant ?

- J'ai mes sources...Tu sais bien que je suis un être sournois qui passe son temps à intriguer en coulisses, par des procédés torves et des moyens inavouables, pour glaner tout renseignement profitable pour moi ou nuisible à autrui. »

Nous nous quittâmes en rigolant et, le jour venu, je partis retrouver mes vrais potes LGBT de tous pays, non dans les sous-bois de l'Orléanais mais comme tous les ans sur l'île de Mykonos pour quelques semaines d'éclate, avec la douce certitude de n'y croiser aucun de mes collègues, plutôt volcans d'Auvergne ou camping à Royan - m'illusionnais-je...

Et que vis-je, autour du 10 août vers deux heures du matin en sortant du Lola bar avec ma conquête du jour, un Suédois aussi éméché que moi ? Je vous le donne Émile, comme nous le rabâchait un vieux collègue radoteur persuadé qu'il atteignait aux sommets de l'humour chaque fois qu'il nous resservait cette vieille plaisanterie de Coluche : Léa Simonet la comptable, se promenant à Little Venice en compagnie de quelques acolytes effrontées et jolies ! Ben alors, elle était pas en Libye ? Vu ma tenue et l'éloignement, j'espérai un instant qu'elle ne m'avait pas reconnu. Faux espoir, la drôlesse avait l'oeil :

« Marcel Nasier ? lança-t-elle d'un air interrogateur, ironique et surpris. »

Crac dedans, j'étais repéré !

« Ben oui Léa, je ne suis plus celle que tu croyais, fanfaronnai-je avec cette blague éculée.

- Mais alors tous tes discours, c'était du flan ?

- C'était du flan mon Caramel, avec un zeste de citron, des abricots et un nappage !

- Donc tu n'es pas de « leur » bord ?

- Je suis de mon bord à moi, de ceux qui vivent leur vie sans ennuyer personne !

- Je ne me le fusse point figuré ! Mais me voilà désormais avec un moyen de pression sur toi ou me trompé-je ?

- Il est réciproque car que fais-tu ici ?

- Un point partout, on se tient désormais par la barbichette. Alors, que fait-on maintenant ?

- Allons d'abord consulter les oracles rabelaisiens, et puis sceller notre alliance contre les hypocrites, bigots, vieux matagots et autres cafards empantouflés. »

De ce jour nous devînmes les meilleurs amis de la Boîte, continuant nos taquineries pour la galerie en tâchant, vaste programme, de rendre le genre humain un peu moins obtus, hargneux et borné.

Pastiche n° 22

-

Anniversaire proustien

3610 signes

anniversaireproustien.docx

A peine Madame de Villeparisis eut-elle agité son éventail que lui avait dessiné le Baron de Charlus pour se faire pardonner un peu le ton bourru et peu amène qu'il avait cru devoir prendre en la voyant transpirer abondamment sous le soleil de Balbec ou de Saint-Enogat, qu'un grand silence se fit autour du musicien, comme dans une cour d'école lorsqu'une volée d'enfants hurlants et moqueurs, qui n'entendent pas même la cloche sonnant l'alarme d'incendie ou la déclaration de guerre, se rangent sagement au simple claquement des mains du maître austère et bien-aimé. Venue des étendues lointaines et brumeuses d'une Amérique rêvée, passée par le prisme imaginaire et littéraire d'un Chateaubriand reconstituant depuis son rocher malouin les formes étranges et fantomatiques, à présent presque bretonnes, des fêtes foraines bruyantes et colorées de Nouvelle-Angleterre ou du Nouveau-Guernesey, une plainte sourde et harmonieuse s'éleva, en anglais, au milieu de l'assemblée, dont la plupart des participants se mirent à hocher consciencieusement la tête, à l'image d'Odette qui, les yeux mi-clos, affectait de comprendre et de goûter les paroles aux sonorités mi-veloutées, mi-gutturales, de l'air aussi charmé et naturel qu'elle prenait quand elle caressait la joue de son « baby » - Gilberte - en lui demandant de bien prendre « son «rain-coat » qui la protégerait de la brise si « cold » et si « fresh » du jardin des Champs-Élysées, sans avoir l'air de se douter que c'était moins sous les assauts hypothétiques d'un vent parisien, qu'échauffées par le souffle chaud de mes baisers que les joues de sa fille risquaient de rougir non de froid, mais d'un plaisir qu'elle me dissimulerait soigneusement. A ma grande surprise, Monsieur de Norpois sembla soudain se souvenir de ma présence, et se mit à me traduire, avec la raideur et componction d'un abbé dans son confessionnal, les mots pour moi d'abord obscurs et incompréhensibles, mais qui s'éclairèrent progressivement de la douce lueur d'un samedi soir, lorsqu'un père parle à son jeune fils de la mélancolie de sa ville natale, alors que les apaches font retentir, dans de lointains faubourgs, des coups de feu ne parvenant qu'étouffés et irréels, dans le silence des rues bordées de vitrines vides et poussiéreuses. Faisant résonner encore quelques instants, dans une dernière mesure qui ne fut pas sans m'évoquer les dernières notes de la sonate de Vinteuil, le musicien se retourna pour remercier et faire applaudir l'homme qui, selon lui, avait le mieux compris l'âme de ses chansons, le comte Jean de Saint-Ollivier, lequel marqua une surprise si peu feinte, que pour l'encourager et le féliciter, car c'était son anniversaire, Mme de Villeparisis, le duc et la duchesse de Guermantes, Legrandin, Elstir, arrivé le matin de Balbec, Robert, Bloch, même Charlus qui daigna laisser un instant mes amis entre lesquels il semblait hésiter, comme un bourdon entre un Cattleya et un vulgaire tournesol, tous acclamèrent, d'une joie, où pour une fois, n'entraient aucune arrière-pensée et aucun snobisme, le digne organisateur de concerts, aurolé d'une couronne de cheveux blanchis par les longues nuits

passées en secret à écrire une œuvre dont seuls quelques initiés pourraient un jour, peut-être, alors que les fanfares de la gloire seraient tues dans le calme des tombeaux, apprécier la saveur, ainsi que des mouettes qui, prises dans les vents au dessus de Saint-Malo, finissent par revenir sur la plage de Dinard, sans souffle et ébouriffées, mais l'oeil rendu vif et limpide par l'esprit du saint breton ayant gonflé leurs plumes et leur coeur.

Catégorie Participants de moins de 25 ans

Pastiche n° 1

-

Les méandres du goût

9033 signes

sainsotpasticheproust.docx

La duchesse de Guermantes, qui savait combien ce caprice enchanterait le faubourg Saint-Germain lorsque, dès le lendemain, la duchesse de Lambresac apprendrait de la princesse de Nièvre non seulement qu’Oriane avait donné une soirée « en petit comité », mais encore qu’elle y avait convié certaines personnes que les lois du monde eussent dû détourner des murailles, infranchissables pour elle, de l’hôtel de Guermantes, avait tenu à inviter ce soir-là (contre la réprobation de son mari, qui n’aimait généralement pas qu’on entrât chez lui avant qu’on ne fût connu par une majorité des membres du Jockey) le jeune sculpteur Hippolyte Roussel, lequel était tout récemment rentré à Paris après un séjour de quatre années à l’Académie de France à Rome. Pour compenser l’indifférence attendue des convives à l’égard du nouveau venu, la maîtresse de maison redoublait d’attention pour celui qu’elle avait fait asseoir à sa droite. Elle savait en effet que pour chaque minute qu’elle accordait à l’artiste, celui-ci en percevrait huit avant la fin du repas, une de chaque invité, et que, contrairement à ce qu’estimait le duc de Guermantes, l’éminence de leur famille tenait moins dans la noblesse de leurs fréquentations que dans l’importance de cette rente de conversation qu’elle daignait octroyer généreusement aux plus démunis de ses protégés. « Ah ! vous êtes allé à Naples ? dit le duc de La Trémoille en s’acquittant à son tour de la minute de convenance due au jeune artiste. Vous n’êtes peut-être pas sans savoir que les La Trémoille descendent des rois de Naples et par eux des comtes poitevins, dont la souche remonte au VII^e siècle. » Que M. Roussel fût allé à Naples lors de son séjour en Italie, c’était un fait qui intéressait fort peu le duc – à vrai dire, lui-même ne s’était jamais rendu au sud de Cheverny à cause d’un effroi pathologique qu’inspirait chez lui le sifflement des locomotives. Sa remarque sur l’ascendance illustre des La Trémoille, accueillie à l’autre bout de la table par le duc de Guermantes avec un froncement dubitatif, servait plutôt à rappeler au sculpteur virtuose l’existence d’une différence irréductible entre leurs deux situations, différence de nature bien plus que de degré, qu’une résidence prolongée au palais royal de Naples ou à la villa Médicis, ou d’ailleurs – ce qui était une chose bien plus enviable dans le monde – une autre, certes plus brève, à une soirée de M^{me} de Guermantes, ne parviendraient pas à effacer. « Charles, cessez donc de tourmenter notre ami avec vos extravagances généalogiques, interrompit le duc de Guermantes, dont le déplacement tectonique de l’orbite oculaire semblait avoir fixé à jamais le plissement du sourcil. Un homme talentueux comme lui fait bien peu cas, et "à juste raison", des vertus accordées par la naissance. Du reste, ajouta-t-il alors qu’on amenait les plats, tout le monde sait que la branche italique des comtes de Poitiers ne remonte qu’au XIV^e siècle. »

La caille aux écrevisses de Seine, qui succéda aux célestines de faisan Renaissance et que le domestique déposa devant moi avec la grâce envolée d’une nymphe céleste, dégageait un

merveilleux fumet, lequel révélait d'abord aux narines les délices dont le palais allait bientôt jouir. M. Roussel, que je distinguais à peine dans le brouillard parfumé causé par l'arrivée de notre repas, regardait son assiette avec cette révérence profonde qui, pour peu qu'il eût sorti son calepin de travail, eût trahi la cause véritable de son intérêt pour la volaille qu'on venait de lui servir, intérêt suscité – du moins selon la première hypothèse que je me formulais alors et qu'on verra se modifier par la suite – non par l'odorat ou l'appétit, ni encore par la curiosité de goûter à un mets aux saveurs si nouvelles, si agréables, si subtiles, si précieuses, mais plutôt par cette psychologie de métier qui lui faisait voir dans les muscles tendus de l'animal le modèle d'une prochaine statue, de même que l'ébéniste en promenade dans le bois de Boulogne décèle dans le hêtre en fleurs le débit qui servira à sa marqueterie, ou bien le tirage comestible de quelque ronde bosse antique qu'il eût été sacrilège de profaner. Le sculpteur maintenait ainsi devant cette composition une immobilité de priant (suspecte aux yeux de la princesse de Nièvre, laquelle, estimant qu'elle ne pouvait être due qu'à la présence d'un cheveu dans la sauce brune, examinait son assiette avec la plus grande application), soit qu'il retrouvât dans la chair du volatile un peu de la sveltesse guerrière, de la silhouette élancée, gracile, comblée d'orgueil et comme divine, du *Gladiateur Borghèse*, appuyé sur la souche d'un arbre comme la caille l'était sur un morceau d'écrevisse, soit encore que ce fût la figure du combattant tout entière qui émergeât des flaques de jus concentré, comme ces bronzes antiques extraits du fond des eaux et qui imposent un culte d'autant plus intime qu'elles n'ont pas été contemplées depuis des siècles.

Je profitai de ce que Mme de Nièvre échangeait quelques mots avec M. Roussel pour demander au duc de Guermantes la permission d'aller voir les Elstir accrochés dans son cabinet de peinture après le dîner. « Mais voyons, vous voulez parler de ces croûtes que Swann nous a collées ? Cela fait bien longtemps que nous nous en sommes débarrassés », répondit le duc qui prenait un plaisir cruel à déprécier les tableaux du peintre désavoué maintenant qu'ils n'étaient plus exposés sous son toit (mais qui n'eût, au demeurant, pas supporté qu'on le fît du temps où ils l'étaient encore). « Nous en avons donné la moitié à la marquise d'Heudicourt, pour faire de la place à un tableau acheté avec l'autre moitié. C'est un Vélasquez si vous voulez mon avis, et de premier ordre. – Ma cousine Zénaïde en était ravie, assura la duchesse de Guermantes, seulement je n'ose plus aller dîner chez elle. Vous savez, en prenant sa parcimonie pour une marque de goût, elle serait capable de nous servir une nature morte au dessert. – Oh ! Au dessert ! Comme cela est délicieux », s'écria la princesse d'Épinay, que la jubilation d'assister à la création du nouveau mot d'Oriane faisait s'agiter frénétiquement. « Délicieux, ma chère Victurnienne, reprit la duchesse, précisément ça ne l'est pas. »

La réponse que m'avait faite le duc de Guermantes, presque étonné que ces tableaux existassent encore maintenant qu'ils n'étaient plus en sa possession, me choqua comme méconnaissant la manière dont apparaissent, se développent, se condensent en nous les éléments qui règlent nos jugements esthétiques. Les toiles d'Elstir, qui m'étaient jusqu'alors apparues comme d'inaltérables gemmes de pigments durcis, – et à travers elles l'incalculable valeur que je leur avais accordée et qui, parce qu'elle avait été élaborée par la sensibilité, ou plutôt reconnue par elle, avait peu à peu reçu elle aussi la solidité d'une pierre, comme la résine de l'arbre acquiert progressivement la dureté lapidaire de l'ambre –, ces toiles semblaient passer sous mes yeux à l'état liquide, se dissoudre dans le courant d'opinions sans consistance qui sourdait à flots de l'hôtel de Guermantes, se déversait dans les rues du faubourg Saint-Germain et irriguait de ses eaux troubles le salon de Mme d'Heudicourt. Loin qu'il fût la récompense nécessaire et méritée du talent, je comprenais que le succès en société de tel artiste était davantage dicté par sa position dans ce fleuve de styles, de modes, de manières, dont le cours inflexible ne pouvait être que momentanément contrarié par le contre-flux de ces grandes marées qu'on appelle « hommes de goût ». Sans doute les œuvres d'Elstir, jetées par le duc de Guermantes comme Romulus et Rémus dans le Tibre des préférences mondaines, la marquise d'Heudicourt ne les recueillait-elle que pour un temps, avant de les abandonner à son tour à quelque vicomtesse de rang inférieur située en aval. Et bientôt ces tableaux que je considérais naguère dignes des plus grands chefs-d'œuvre de musée quitteraient la haute société aristocratique pour affluer dans le salon d'une femme d'officier bourgeois, non contente d'accrocher chez elle une toile qui avait décoré tantôt les plus fameux hôtels de Paris. Aussi, de même que les alluvions polies que le promeneur aperçoit le long d'une rivière ne sont que les reliquats d'anciennes splendeurs géologiques, de même la découverte dans le grenier oublié d'une petite maison de province de l'œuvre d'un maître du XVII^e siècle s'explique-t-elle moins, pour l'héritier, par un illustre lignage que, pour le peintre, par l'érosion de ce qui faisait jadis sa renommée. Les paroles du duc de Guermantes, qui avaient eu sur moi ce soir-là l'effet d'une révélation esthétique ou seulement sociale (en me faisant figurer le goût d'une époque donnée comme un fleuve tributaire d'innombrables affluents), n'avaient pas échappé à M. Roussel, lequel, sorti de sa rêverie par les convulsions ininterrompues de Mme d'Épinay, essaya plusieurs fois par la suite de se faire réinviter chez la duchesse de Guermantes, mais sans succès.

Pastiche n° 2

-

Du fond de sa poche

9269 signes

dufonddesapoche.docx

Je commençais tout juste à m'habituer à ce nouvel endroit, où Maman avait décidé d'habiter jusqu'à nouvel ordre, souhaitant à ses enfants une vie plus saine que ceux des villes, qui dès la naissance, disait-on, respiraient le carburant de trois automobiles différentes, nouvel endroit dont la faune et la flore étaient bien différentes de Paris. Chaque fois que quelqu'un utilisait le mot Bretagne, mot qui apparaissait un peu trop régulièrement dans les discussions des adultes à mon humble avis, et que dans le train Papa récitait jusqu'à ne plus en comprendre le sens, je ressentais l'amertume et l'odeur de l'iode des plages dont les algues avaient été trop longtemps exposées au soleil pendant la marée basse, mais aussi le vent glacial, qui venait piquer mon nez encore peu habitué à l'humidité ambiante. Longtemps ces balades lors des vacances étaient un calvaire, lorsque j'étais enfant, car il fallait nous sortir tôt de notre lit pour marcher au bord des plages, et il nous fallait attendre quand les adultes comme Maman rencontraient des amis, avec qui ils parlaient. Et c'est à ce moment que l'on se rend compte que la vie est longue. Chaque jour passe différemment, et ces dimanches à marcher semblaient malheureusement éternels. Il arrivait parfois que ces habitués du long-côte ramènent leur progéniture, qui, les yeux piqués et humides, malgré toutes les couches de vêtement servant de barrière protectrice au corps – car les yeux sont le reflet de l'âme, et que l'âme ne pouvait se retenir de s'exprimer d'une quelconque manière devant un tel paysage - ne cessaient de regarder en direction du vent, pour les plus courageux, et leurs bottes, pour les plus timides. Maman avait convaincu Papa de s'installer en Bretagne, j'avais ainsi dû dire adieu à mes amies avec qui nous jouions aux Champs-Élysées, à nous attraper, comme Henriette ou Marcelline. Attristées, elles m'avaient promis de me donner souvent des nouvelles d'elles, mais aussi de Fernand, que nous avions récemment invité à nos sorties. À chaque fois, chacune de nous assurait aux autres que Fernand était moins important que les amies, mais je savais bien que toutes espéraient qu'il l'attrape en premier au loup, pour montrer laquelle de nous était sa préférée, du moins un temps. Je n'hésitais pas à courir plus lentement moi aussi, dans l'espoir de le regarder s'approcher en diminuant la distance qui nous séparait d'un ou deux arbres du parc. Mais la dernière fois que je l'ai vu, avant de partir dans un train avec mes parents pour la Bretagne, il avait touché Jules à l'épaule, et lui a dit à la fin de la partie qu'il voudrait se marier avec elle. Je savais que Fernand ne m'aimait pas, mais je ne le savais pas aussi idiot. A neuf ans, on ne parle pas de mariage, et encore moins d'amour. Pourtant, face à cette déclaration aussi rapide que le baiser qu'il lui avait volé juste après, je ressentais un fort pincement au cœur, et j'en voulais encore plus à mon père d'avoir accepté ce caprice de Maman, qui m'éloignait du seul monde que je connaissais.

Dans mes premières années d'enfance, les promenades à la plage étaient une corvée pire que l'apprentissage constant et obligatoire de l'école. Pourtant, après quelques semaines voire quelques années, on comprend que, même si le quotidien en Bretagne semble bien différent de celui de la rue la Pérouse, en réalité seul le cadre change. Les longues promenades au parc remplies de monde se transforment en promenades sur la plage, plus rapides, sans doute car la population y est moins concentrée ; les mêmes gens apparaissent à notre porte, mais simplement dans des délais plus longs. Aux yeux de la plupart des gens du monde, la France possède un seul fuseau horaire, et toute la métropole suit le même cour des saisons. Mais je pense que ces gens savants, qui possèdent un discours amphigourique et qui croient que la société du faubourg Saint-Germain ne pourrait jamais se passer d'eux, ne sont jamais venus en Bretagne. S'ils avaient mis les pieds sur ce continent ne serait-ce qu'une seule fois, ils y auraient senti la pluie, s'infiltrant en glissant comme un serpent dans tous les endroits de leur corps ; mais aussi de tous les côtés, ils auraient vu les nuages gris, collant leur ombre sur les murs blancs des maisons d'ardoise, ils auraient entendu la houle qui dans un cri se jette sur les rochers pour tenter en vain de les briser, et ils auraient surtout glissé sur de la boue. Car la pluie bretonne possède quelques caractéristiques magiques semble-t-il, qui lui permettent, même si elle est déjà tombée, de remonter le chemin inverse pour venir remplir les pieds et les culottes des passants, jusqu'à leur mouiller l'os. Dans l'adolescence, ces promenades étaient pour moi synonyme de liberté. Je commençais à les apprécier, car je les partageais avec des amis que j'avais rencontrés. Jean était l'un d'eux. Lors d'une de nos balades quotidiennes au bord de la berge, lorsque l'on posait nos bicyclettes sur la dune, Jean me dit sur un ton des plus ordinaires : « Pascaline, c'est difficile à te dire comme cela, mais toi qui es aussi intelligente, cela m'étonne que tu ne voies pas tous les signes que je t'envoie depuis le temps qu'on se promène ensemble. Je t'ai aimé un temps, mais je ne t'aime plus, c'est dommage. » Je n'étais qu'à demi-contente de cette information, qu'il m'annonçait sans même me regarder tandis qu'il agençait les vélos pour qu'ils ne tombent pas. Cela ne nous a pas empêchés de nous aimer – ou du moins de nous apprécier - pendant plus de deux ans, jusqu'à ce qu'il quitte sa Bretagne natale pour aller à l'Est à l'appel de la Grande Guerre.

Il y avait déjà bien des années maintenant que la Bretagne n'était pour moi que le théâtre de vagues souvenirs d'école et d'été qui m'avaient partiellement échappé. Ce jour d'hiver, quand, d'un ennui inconditionnel je me retrouvai à errer dans notre appartement, situé dans le centre-ville de la capitale, sans savoir quoi faire, je me décidai à nettoyer le manteau laineux de Simone, qu'elle avait emporté avec elle pour aller voir pendant les vacances scolaires sa grand-mère, qui

n'avait jamais voulu quitter sa Bretagne pour nous suivre à Paris, quand je lui annonçais qu'Antoine et moi nous retournions vivre là-bas, maintenant que nous étions mariés. Nettoyer l'imperméable de notre fille lui permettrait à lui aussi d'être rangé dans les souvenirs, dans une caisse au fin fond du placard, le temps que l'automne prochain réapparaisse. Tout en faisant chauffer de l'eau et en tâtant le manteau pour voir si rien n'avait été oublié à l'intérieur, je fouillai rapidement les poches une à une. Je sentis dans l'une d'elles, la rigidité froide de cette coque en forme de « chapeau chinois », de ce coquillage si commun sur les plages bretonnes. Sans doute Simone s'était-elle promenée, elle aussi, avec Maman, qui malgré l'âge appréciait toujours l'air vivifiant du grand Nord. Elle avait sans doute ramassé une patelle, qui lui avait plu par sa couleur, ou simplement par sa forme, et qu'instantanément elle avait oublié, posant son regard sur autre chose. A cette idée, et au toucher de ce coquillage aux bordures si irrégulières, ce ne fut pas un plaisir délicieux qui m'envahit, mais je ne peux nier que quelque chose d'extraordinaire se passait en moi. Je commençais à sentir des frissons de froid me parcourir, et le bruit des automobiles de la rue sous-jacente à notre appartement sembla cesser, faisant place à un semblant de bruit de mouettes, et de ces petits bécasseaux sanderling, oiseaux échassiers qui aimaient tant courir d'avant en arrière le long du littoral à la recherche de nourriture, même si j'avais toujours cru qu'ils se précipitaient afin d'éviter que la mer ne mouille leurs petites pattes fragiles. En sortant la bernique de la poche du manteau, que je laissai tomber jusqu'au sol dans une lenteur qui m'apparût extrême, toutes les promenades de mon enfance remontèrent à la surface de ma mémoire, me faisant alors rappeler mon déménagement, mais aussi mes premières amours, qui se confondaient dans une tristesse que représentât la mer la plus calme. Désormais mariée à Antoine, j'en avais oublié Fernand, mon petit Parisien des Champs-Élysées, mais aussi Jean, breton avec qui je partageais mes amours passées. Désormais adulte, une balade sur la plage ne correspond pas seulement au fait de regarder derrière soi et de voir ses pas dessinés sur le sable, sur des kilomètres qui prouvent notre passage, ou encore au fait de tenter d'éviter la mer qui, indécise, ne sait pas si elle doit avancer ou reculer sur la berge, faisant des vas et viens toujours plus proches des dunes. Une balade est une ballade, et même si le jeu de mots semble presque trop facile, il n'en est que trop réel. Marcher sur la plage, c'est comme composer un poème, tout le monde compte et regarde ses pieds, qu'ils soient tracés sur la plage ou écrits sur la page. Une seule lettre sépare ces deux paysages, où poètes et promeneurs partagent en réalité une seule et même activité : l'écriture de la vie et du temps.

« Simone, qu'est-ce que ce coquillage vient faire dans les poches de ton manteau ? » Ma fille me regarda d'un air étonnée, puis couru en direction de sa chambre sans dire un seul mot, tout en esquissant un simple sourire.

Pastiche n° 3

-

Vision de ma grand-mère devant une cathédrale

4712 signes

visiondemagrandmeredevantunecathedrale.docx

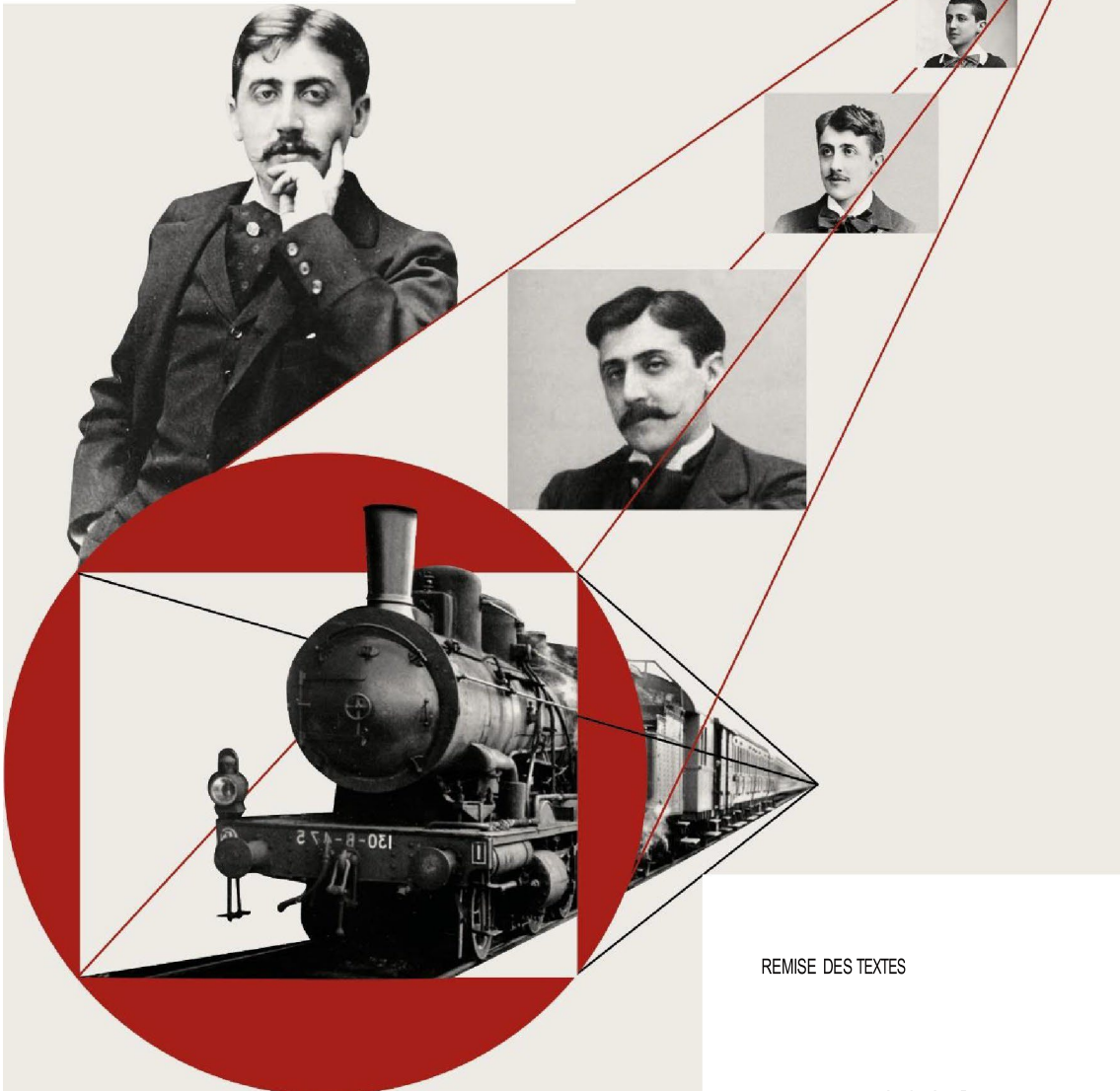
Au fur et à mesure que mes yeux se fermaient, je me transportais dans un espace nouveau et en même temps familier, où la sensation de retrouver quelqu'un me guidait, me permettait de trouver un certain bonheur, comme une manière de me reconforter, de m'adonner à ce plongement incertain et imprévisible qui s'ouvrait à moi. Mon corps, devenu léger, commençait à se déplacer dans l'air flottant. Je le suivais, glissant, enveloppé par une surface plus dense que l'air et moins lourde que l'eau. Je la parcourais, sans parvenir à voir quelque chose. La sensation d'abîme prenait le devant ; je sentais le vertige se prolonger, jusqu'à ce que je compris qu'il était permanent. Je me demandais si c'était bien cela, ce que pouvaient éprouver certains amphibiens, lorsqu'ils passent de la naissance aquatique à la légèreté aérienne adulte. Mais pour moi, c'était le mouvement inverse ; je me retrouvais tout d'un coup plongé dans un milieu aquatique, qui me faisait tourner, me projetait ici et là d'une lenteur écrasante. Petit à petit, l'idée que l'espace dansait face à moi m'envahit ; immobile, je faisais tourner autour de moi ce mélange de ciel et de mer, je tenais en cercle autour de moi le fil des heures, l'ordre des mondes et des années. L'ordre et pourtant l'abîme : c'était un espace encore informe, que j'intégrais petit à petit, que je modelais comme une nébuleuse, de plus en plus en plus profonde, de plus en plus douce. L'espace autour de moi se transformait et devenait visible ; je reconnaissais des routes, je planais au-dessus des champs. Couché, je voyais de murs se dresser autour de moi, comme une projection de la chambre où je me trouvais à ce moment, qui se mélangeait à d'autres chambres, connues et habitées, anciennes et disparues. Mais ces formes ne duraient pas, elles s'émiettaient aussitôt, en me faisant découvrir la lumière du ciel et le mouvement des nuages. Tout d'un coup, mon attention se porta sur une grande place. Je glissai vers elle, mon corps ayant acquis les capacités d'une petite barque qui descend une rivière. C'était une place bâtie en pierre, qui, à cause de sa grande surface, donnait l'impression d'ouvrir un espace entre les bâtiments serrés, comme pour offrir un soupir à l'habitant enfermé dans la ville. Ici, l'air pouvait mieux circuler et la lumière se rependait sans limites. J'avais la sensation d'être dans la place principale d'une ville, où les pigeons viennent se poser par dizaines, où le cri des enfants qui courent anime l'espace, mélangé au son du violoniste qui joue des chansons connues, qui fait défiler des airs reconnaissables. *La vie en rose, Ô sole mio.* J'étais allongé au milieu de la place quand j'aperçus la figure flottante d'une grande dame au visage ridé. Ses yeux étaient fixés sur moi et au fur et à mesure qu'elle s'approchait, son sourire grandissait. Elle s'arrêta à quelques mètres de mes pieds. Je la regardai avec la crainte d'un enfant qui se sent seul, qui ne retrouve plus ses parents et porte sa confiance à la première personne venue. En déchiffrant son visage et son sourire, je vis dans cette dame la figure de ma grand-mère. Elle était debout, enveloppée par des fines toiles en soie, rouges et marrons. À ce moment, la place s'était vidée, en nous laissant seuls dans cette grande surface grise où le silence s'instaura. Ses yeux me perçaient d'un amour rempli de tristesse, son sourire me faisait sentir un étrange bonheur, comme quand on retrouve, après de longues années, une personne aimée, avec la joie de la revoir mais mélangée à la profonde tristesse

d'avoir dû à un moment se séparer. Je voulais courir vers elle, qu'elle me prenne entre ses bras, entendre sa voix, mais je demeurais immobile, incapable d'entreprendre un mouvement. Son regard me consolait, me faisait entendre des mots doux. « Je suis la maman de ta maman, tu le sais déjà. Ça fait un moment qu'on ne s'est pas vu, mais je te connais et je te connaîtrai ». Son regard se porta ensuite vers la gauche, derrière elle, en me faisant découvrir une grande cathédrale. Elle se dressa face à moi, deux tours et des flèches, d'une hauteur imposante. C'était comme une œuvre finement dressée, ou les flèches semblaient se mélanger avec le ciel et les tours s'enraient au sol et faisaient de la place sa racine. Ma grand-mère semblait, en la regardant, vouloir m'indiquer qu'elle enfermait quelque chose et qu'il fallait que je rentre, que je me dépêche si je ne voulais pas perdre ce qu'elle pouvait contenir, perdre le temps. Et je commençai à imaginer ce qu'il pouvait y avoir à l'intérieur. Le spectacle attendu, le théâtre premier ; ou bien la musique, seule la musique, le concert réel et éclatant ; l'œuvre enfin réalisée, enfin déchiffrée.

DASTICHES

CONCOURS

nrn



REMISE DES TEXTES

1ER MAI 2024

INFORMATIONS, WWW.AMISDEPROUST.FR



SOCIÉTÉ DES AMIS DE
MARCEL PROUST
ET DES AMIS DE COMBRIAY

PASTICHEDE JAN TSCHICHOLO. THE WOMAN WITHOUT A NAME.1917.DA, J6.